

L'INSTRUCTION PROFESSIONNELLE AGRICOLE

Tout le monde convient que la campagne est le « vrai réservoir de la race ». C'est là que s'accumule et que se conserve le mieux notre capital humain que les villes dilapident et dévorent. Tout le monde convient aussi que l'une des grandes causes de la désertion des campagnes c'est le manque d'instruction professionnelle agricole. Il n'existe point, chez nous, d'enseignement moyen agricole, entre celui de nos Instituts d'agriculture et celui de nos petites écoles rurales. Même en ces dernières, l'enseignement agricole est bien insuffisant, quand il n'est pas simplement inexistant. Manquant d'instruction professionnelle, mal armé contre les difficultés de sa tâche et les assauts de la concurrence, l'agriculteur se ruine ou se décourage.

L'instruction professionnelle agricole est donc devenue chez nous une question vitale, une question nationale. Voici venir l'hiver. Nous avons des agronomes dans tous les comtés. Qu'est-ce qui peut bien empêcher l'institution de cours d'hiver pour jeunes agriculteurs de 15 à 25 ans, et cela dans tous les comtés et même toutes les paroisses de la province de Québec? Qu'est-ce qui peut empêcher la tenue d'une Semaine, au moins, de l'agriculture? Les intérêts vitaux engagés dans ces initiatives ne remueront-ils pas ceux qui ont la garde de ces intérêts? Il y a un problème agricole chez nous, aussi grave, à tout le moins, que le problème ouvrier. Que sachent s'en apercevoir ceux que cela regarde. Le peuple se détourne bien vite des classes dirigeantes qui ne dirigent rien.

PAR LA COLONISATION

Pour devenir un peuple sérieux, il faut aux Canadiens français le nombre, la qualité, l'espace : triple produit excellent que la colonisation devra nous procurer, qu'elle aurait dû nous fournir plus abondamment depuis 1840, depuis 1608.

L'importance de la colonisation se mesure à ce qu'elle donnerait : une nation, un état ; elle se mesure aussi par les désastres que la faillite de la colonisation nous a valus, le navrant coulage de notre jeunesse, de nos familles complètes, qui a tué toute idée de prédominance française au Canada, et entravé nos espérances de conquête en supprimant les conquérants tout désignés, et fait de nous une race minoritaire acculée à la défensive, sollicitieuse de capitaux étrangers qui lui donneront du pain dans sa propre maison et qui lui refuseront les champs pour s'agrandir sur sa propre terre.

La grande défaite française en Amérique n'a pas eu lieu sur les Plaines d'Abraham, non, puisque nos grands-pères se sont ressaisis et qu'ils ont continué la conquête de leur sol à coups de bonne hache. Notre défaite nationale consiste dans cet abandon du sol de la patrie pour les usines du vainqueur ; et elle se continue dans notre impuissance à établir chez nous nos familles empêchées par les étrangers qui détiennent nos forêts fertiles, réservoirs possibles de la population ainsi forcée de continuer l'exil. A la vue des pertes effroyables du passé, de ce coulage véritablement insondable, puisque nous ne saurons jamais calculer les millions de descendants possibles de nos émigrés qui se fussent multipliés pour nous

s'ils avaient colonisé ici ; à la pensée des progrès merveilleux qui nous étaient permis et que l'imprévoyance a gâchés depuis 1840, nous répétons comme tous les faibles : « Si l'on avait fait ceci, dirigé ces gens-là », sans faire mieux et sans diriger personne.

Nous possédons les familles nombreuses et l'espace fertile encore immense : l'espace est concédé aux Américains moyennant finances, et les familles cédées pour rien du tout. Nous voulons faire croître, doubler, pour nous notre capital humain rural, qui fournit quantité et qualité : doublons l'étendue de nos terres défrichées, ouvrons des forêts pour créer mille paroisses d'ici à vingt-cinq ans ! Cette sèche prétention fait sourire, tant nous sommes peu habitués à calculer l'avenir avec de vrais chiffres.

L'importance de la colonisation, les huit articles déjà parus de cette enquête l'ont établie en montrant l'absolue nécessité du nombre dans un pays parlementaire, et de la qualité chez une race jusqu'ici apologétique, argument catholique parmi le nouveau paganisme. Il ne reste, après les prémisses de M. Montpétit, de M. Minville et des autres qu'à tirer les conclusions : puisque le Canada n'a besoin que de population pour être riche et grand, pour payer ses chemins de fer et ses dettes ;

puisque, outre les millions d'immigrants de tous pays, l'on s'ingénie à organiser le transport tantôt de trois mille familles anglaises, tantôt de cent-cinquante mille mineurs et enfin d'un million cinq cent mille chômeurs, selon le vœu de l'évêque anglican de Londres, qui n'y va pas au compte-gouttes ;

puisque le Canada français veut obtenir la parfaite égalité de traitement pour le français dans les services publics ;

puisque l'influence catholique repose ici tout particulièrement sur le groupe français, solide et bien organisé ;

puisque la campagne est le laboratoire du bien et la source la plus féconde de familles nombreuses, saines et morales ;

nous devons multiplier nos paroisses rurales, et pour cela préparer des immensités de bonne terre à même nos forêts, des facilités d'y arriver, d'y défricher, d'y vivre sans que la misère décourage ; en un mot, nous devons dresser un vaste plan de transplantation de nos campagnes surpeuplées, prendre à même les capitaux votés par Ottawa pour importer des étrangers, une somme proportionnelle à la valeur humaine, à la valeur canadienne de nos gens, c'est-à-dire double et triple, en vue de garder ici ces robustes Canadiens qu'on proclame toujours les premiers défricheurs du monde et qui ont si peu de chances de se faire valoir. Le bon sens admet-il que nous votions des millions pour défrayer le passage et l'installation des Russes, alors que nos frères doivent s'exiler faute de cette aide même que nous offrons aux Russes ? Car c'est bien le cas, les Russes sont plus aidés que nous à s'établir chez nous : le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable !

* * *

Si les spéculations *a priori* ne suffisent pas à nous persuader que la colonisation est capitale, primordiale, la leçon des faits, l'Histoire, cette expérience des peuples, devrait nous indiquer la tâche du présent pour réussir l'avenir. Si nous appartenons aujourd'hui à l'Angleterre, c'est par suite du fiasco de la colonisation

sous la domination française; et si nous sommes réduits à n'être que le quart des Canadiens, c'est par suite du même fiasco prolongé sous la domination anglaise, surtout depuis quatre-vingts ans. De 1608 à 1926, malgré toutes les qualités de défricheur du Canadien, la colonisation n'a bien marché que pendant huit années, de 1668 à 1672, sous la poussée ardente de Jean Talon, notre Colbert, un peu notre Mussolini: ces huit ans de vrai travail et d'administration sérieuse ont implanté ici quatre mille colons et créé notre peuple. Avant et après Talon, la mise en valeur du sol et des hommes n'aboutit à rien par la mesquinerie des grands ou l'impuissance de fonctionnaires qui bouchaient les places qu'ils auraient dû remplir; on ne voulait pas coloniser par égard pour les animaux à fourrure, comme aujourd'hui pour le bois à papier. Les colonies anglaises y allaient avec une autre clairvoyance: aussi l'Amérique est-elle ce que vous voyez.

Lorsque Richelieu, en 1627, donna aux Cent-Associés la Nouvelle-France en toute propriété, justice et seigneurie, la Compagnie s'engageait à envoyer ici quatre mille colons avant 1643, et à les soutenir les trois premières années.—Richelieu savait qu'il faut de l'*Aide au colon!* — Mais rien ne se fait. En 1642, M. de Maisonneuve vient malgré les puissants fonder Montréal, poussé par M. Olier: les quatre mille colons n'ont pas été amenés, ces colons qui eussent devancé la prospérité de la Nouvelle-Angleterre et donné un autre tour à l'histoire de l'Amérique. En 1664, la Compagnie des Indes Occidentales hérite des promesses, des engagements et de l'inertie des Cent-Associés: ces hommes d'affaires ne veulent jamais que s'enrichir et au plus vite. Talon, qui aime la France plus que l'argent, fera tout

en huit ans, durée de deux de nos parlements. Il voulait jeter ici dix mille colons avant 1680 : nous serions aujourd'hui cinquante millions, et nous n'aurions pas à réclamer le timbre bilingue.

Pour assurer l'accroissement de la race choisie que la France nous envoie et pour faciliter son établissement sur les terres neuves, Louis XIV accorde trois cents livres par famille de dix enfants, quatre cents pour douze et cinquante livres le jour du mariage : c'est le « présent du Roy ». Nous, depuis quatre-vingts ans, nous envoyons la moitié de nos jeunes gens se marier aux Etats-Unis, car ils ne voient pas jour de se créer un foyer chez eux, et on ne les aide pas à se trouver des terres.

Talon s'en retourne, les guerres de Louis XIV absorbent l'attention et les crédits de la mère-patrie, et l'ère des clairvoyants dure peu. Sous Louis XV, le Canada n'a pas une bonne presse. On répète à satiété la niaise formule inventée, et rééditée, par les politiques à courte vue : « La colonie coûte plus qu'elle ne rapporte. » C'est en ces termes que M. Hanotaux s'en indigne aujourd'hui, avec tous les Français qui visitent leur ancienne possession. En 1747, M. de la Galissonnière répond aux détracteurs de la Nouvelle-France que « si les autres colonies (espagnoles et portugaises) produisent plus de richesses, celle-ci produit des hommes, richesse bien plus estimable pour un grand roi que le sucre ou l'indigo, ou, si l'on veut, tout l'or des Indes. »

Après la conquête, le colon anglais, rejeton beaucoup moins vigoureux que le nôtre, fut si bien arrosé qu'il s'implanta partout. Les Loyalistes de 1786 reçoivent en Ontario des terres superbes au bord du fleuve et des rivières ; on les nourrit plusieurs années de rations mili-

taires; on les indemnise des pertes de guerre, si bien qu'en 1790 on les avait gavés de quinze millions de dollars, somme fabuleuse pour l'époque. Après Simcoe, Peter Russell distribue de larges concessions; on le disait capable de donner des terres au diable et à tous ses amis. Il se servit fort bien lui-même, ainsi que Milnes et ses favoris dans notre province. De 1815 à 1823, lord Bathurst, ministre anglais des colonies, nous envoie des Ecosseis dans les Cantons de l'est, dans Lanark et dans Perth, à charge pour nos gouverneurs Prévost, Sherbrooke et Richmond de leur fournir des terres, de les nourrir pendant un an, de leur vendre des instruments aratoires à la moitié du prix coûtant, de payer le ministre protestant cent louis et l'instituteur cinquante. C'est ainsi que s'ouvrit et grandit l'Ontario, malgré sa basse natalité. Quant au Québec ouvert cent-soixante ans plus tôt, un bon Ecosseis de Terrebonne, M. McKenzie, pouvait ainsi s'en amuser en 1820: « Aujourd'hui, à deux cents ans du premier établissement, sur le Saint-Laurent, un homme peut monter à cheval à partir du fleuve et atteindre en moins de trois heures la dernière maison, dans quelque partie que ce soit du pays. » Depuis lors, des prêtres héroïques ont réussi, avec quelle peine! à percer la trouée des Laurentides, du Lac Saint-Jean, de la Matapédia et du Témiscaming, afin de sauver la dîme de notre émigration. La mesquinerie officielle a toujours étouffé les plus beaux feux sacrés: il y aurait un chapitre assez long et fort triste à écrire sur les méfaits de la pingrerie à travers notre histoire. Et maintenant nous regrettons notre race démembrée, les millions des devant-être-Canadiens anglicisés dans tous les états américains (dès 1866, Monseigneur Laflèche en rencontrait qui ne comprenaient déjà plus le français) et les mil-

lions qui auraient dû naître pour nous ; mais nous avons économisé quelques milliers de piastres qui nous seraient revenus en millions et en milliards s'ils eussent été placés dans la colonisation. Et nous regrettons aussi de n'avoir pas conquis l'ouest, à la voix de Monseigneur Taché, et nous en remontrons à nos pauvres grands-pères, comme les stratèges de coin du feu qui en remontrant aux généraux battus, qui gagnent après coup des Waterloo sans gloire, n'oubliant nous-mêmes qu'un point, la conclusion nécessaire qui s'impose, de faire mieux, de voir plus loin et plus large que nos devanciers pense-petit dont nous subissons l'ignorance.

En colonisation plus qu'ailleurs il faut jouer sur l'avenir, il faut semer l'argent pour récolter l'or. Et cet or ne tardera pas à jaillir sous forme de blé, de bétail, de produits laitiers, pour les colons ; de taxes, de revenus de chemins de fer, etc., pour les gouvernements, et surtout pour la race, le pays et l'Eglise, sous la forme vivante et glorieuse d'une nouvelle chaîne de clochers où vibre l'âme paysanne, française et chrétienne de millions de familles, de milliers de paroisses inexpugnables et de diocèses et de diocèses, et de comtés et de comtés. Rêve exagéré ? Rêve absolument nécessaire, même si nous devons nous contenter de maintenir nos positions dans le pays qui se peuple.

Avec quel plaisir nous paierions alors pour les fonds publics ainsi prodigués à un usage héroïque ! Nous imiterions la générosité joyeuse du grognard de Balzac dans le *Napoléon du peuple* : « Nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'empereur faire ça (un geste en rond) sur les géographies. Et il disait : *Cela, ce sera un royaume !* Et c'était un royaume. Quel bon temps ! »

Auquel de nos chefs nationaux reviendra cette gloire de tracer des lisières sur nos forêts et de répéter, tous les deux ou trois ans : « Ceci sera un comté », et que ce soit un comté, avec un chemin de fer, des routes, des églises, des écoles et des milliers et des milliers de Canadiens heureux, travaillant chez eux, chez nous, à la reconquête de la patrie? Trébucherons-nous encore sur les millions à dépenser?

* * *

Nous avons pratiqué, nous pratiquons encore le plus effarant suicide de race qu'on puisse imaginer, un suicide inspiré non par l'amour des aises, comme ailleurs, mais par l'insouciance et le manque d'aide à bien établir nos enfants trop nombreux : nous donnons notre jeunesse, ces milliers d'adultes que les mères ont élevés avec tant de coeur jusqu'à l'âge de quinze ans, et que les pères, ne sachant où leur trouver des terres à prix abordables, expédient en ville et livrent aux peu prolifiques Américains, qui daignent leur donner du pain et leur faire l'honneur de les recevoir comme des Chinois de l'est toujours, s'ils savent lire et écrire.¹ Mais nous faisons bien les choses, et nos émigrants sont bien préparés, ils savent même joliment d'anglais!

Oh! la hideuse page d'histoire, sombre et sanglante, que nous continuons encore, que nous ne pouvons déchirer, mais que nous devrions enfin cesser d'allonger, si

¹ Tout récemment, une petite bonne venue à Montréal d'une campagne éloignée, ravagée par l'émigration, énumérait les besoins qu'avaient obtenus ses frères ici et là, et recevait des félicitations de ce qu'aucun ne fût allé aux Etats-Unis : « Oh! répliquait-elle naïvement et sur un ton de regret, ils ne savent pas écrire. Il faut être bien instruit pour entrer aux Etats!... »

jamais un sentiment national plus ferme, renforcé d'aides matérielles et d'un mouvement d'opinion à base de colère patriotique pouvait nous remettre dans le bon sens. « Pour sauver l'Afrique intérieure, il faut soulever la colère du monde ! » prétendait le Cardinal Lavigerie. Pour sauver la colonisation, pour la lancer jusqu'à en faire la première préoccupation actuelle de nos chefs, il faut soulever la douleur et la colère de toute notre race contre la désertion, contre cette hémorragie navrante qu'on n'a jamais traitée.

De juillet 1925 à juillet 1926, 105,000 Canadiens sont partis du Québec pour les Etats-Unis, deux fois et demie notre surplus annuel de natalité. Suicide de race, tuberculose nationale, disparition par familles entières...

Pour s'excuser de n'avoir pas prévenu et de ne pas arrêter ce regain d'émigration qui dépasse les plus mauvais jours, l'on parle de l'attrance du sud, des salaires plus élevés, du luxe plus criard, de l'amour des aises, etc. Fût-ce rigoureusement vrai, qu'a-t-on fait pour contrebalancer de tels aimants? A-t-on jamais essayé d'un barrage systématique, combiné du religieux et du civil, de ce que le regretté sénateur David appelait la *persuasion morale*? Quelqu'un a-t-il eu connaissance d'une campagne quelconque lancée dans les journaux, écoles, chaires et tribunes? Non, la saignée s'est opérée bien tranquillement. Des voix isolées ont signalé le mal dès la fin de la guerre: on l'a nié. Des prêtres ont voulu guider vers l'ouest les milliers qui partaient: on leur a refusé la permission de recruter les déserteurs et même d'obtenir les billets à prix réduits, alors qu'on paie le passage des immigrés. Aujourd'hui l'on prétend que nos gens sont trop paresseux, trop jouisseurs pour cultiver et

cela revient pratiquement, bien que les mots n'y soient pas à la stupide et criminelle phrase d'il y a soixante ans : « Laissez-les aller, c'est la canaille qui s'en va ! » alors que nous perdions, que nous perdons encore la moitié de notre jeunesse.

Qu'il y ait parmi les émigrants des jouisseurs, des appauvris et des insoucians, tout le monde l'admettra, mais pour une proportion assez limitée. Il est trop facile et trop commode de rejeter ainsi la faute du malheur sur les malheureux. On ne procède pas si algébriquement avec des volontés libres, et l'on ne tranche pas si net dans les causes d'un mal si prolongé, si général, chez une race si religieuse et originairement aux dix-neuf-vingtièmes agricole. Le sociologue étudie les cas particuliers avant de régler la très compliquée machine humaine. Les raisons de notre exil ne sont pas les mêmes dans Rouville et dans Richelieu que dans Rimouski et dans l'Acadie. Si l'on faisait la part de la facilité et de l'annonce ? Vingt trains par jour vont aux usines du sud, pas un ne va aux terres à prendre ; des milliers de Franco-américains reviennent éblouir les jeunes, pas un colon heureux ne dit les avantages plus réels de la forêt si rébarbative ; la facilité de se trouver des places et des loyers aux Etats-Unis est proverbiale, mais essayez donc d'obtenir des lots, d'y arriver, d'y loger, d'y vivre comme des blancs !..

Quatre classes d'émigrants qu'il serait facile et très avantageux de garder ici par la colonisation : ceux qui trouvent que la terre ne paie pas ; ceux qui vont se gagner de l'argent pour finir de payer leur ferme, pour se mieux bâtir ou pour s'acheter des machineries ; les aventuriers qui ont besoin de changer de place ; enfin la classe la plus nombreuse des chercheurs de foyers.

Rendons les terres plus payantes, en poussant la rénovation de notre agriculture. Les agronomes provinciaux s'y emploient souvent avec plus de mérite que de succès, pour diverses raisons. Les « belles terres à foin » sont passées de mode : le garage a supplanté la grange, mais l'alimentation des hommes est toujours en vogue : à l'industrie laitière ajoutons donc l'industrie des conserves? Nous achetons chaque année, précisément dans cette partie de l'Ontario qui ne nous aime pas, pour une trentaine de millions de boîtes de tomates, de fèves, de pois, de maïs, de fruits, sans compter les marinades et ce qui nous vient d'Europe et de Californie. Pourquoi nos fermiers ne capteraient-ils pas ces millions et plusieurs autres payés par l'ouest, en installant la petite industrie à domicile, puis en vendant par la Coopérative fédérée de Québec, sur les grands marchés? Si l'on fait de l'argent par l'agriculture sur les vieilles terres, l'on sera plus tenté d'en ouvrir de nouvelles. De nos gens qui vont aux Etats-Unis, apparemment par dégoût de la terre, une quantité y sont allés et y vont encore, précisément dans l'intention de gagner de quoi s'acheter une ferme ou achever d'en payer une, ou se bâtir une belle maison, etc. Et notre sort funeste veut que là-bas, les bonnes positions une fois trouvées, le pli une fois pris, l'anglais appris et les jeunes ensorcelés par la vie américaine ces pauvres gens, partis pour une couple d'années afin de devenir meilleurs cultivateurs ou d'établir des fils, sont perdus pour l'agriculture et pour le Canada. Le *Crédit agricole* projeté à Ottawa dispenserait d'aller en exil chercher ces dangereux fonds d'amélioration.

Certains remuants désirent voir du pays, changer d'horizon, sortir d'un coin sablonneux ou ennuyeux,

d'une terre ruinée ou mal placée. L'on rencontre partout dans l'Ouest de ces Canadiens nomades et partis à l'aventure, sautant dans l'est américain, puis dans le Michigan, le Wisconsin, le Montana, d'où ils remontent dans les prairies canadiennes en attendant d'aller finir à Vancouver, à Seattle ou en Californie, véritables déracinés qui ne parviennent plus à s'agripper nulle part : leur descendance est perdue pour nous. Ces trois classes de déserteurs, qu'on jette beaucoup trop facilement dans le camp, encore peu nombreux, Dieu merci ! des fainéants et des chercheurs de vie douce, peuvent nous réserver bien des secours magnifiques si l'on sait prévenir les départs, pratiquer l'hygiène sociale et la transplantation qui valent mieux que la médecine et que le rapatriement.

Mais il y a une quatrième classe de déserteurs, la plus nombreuse, la plus intéressante, et la plus déplorablement négligée : celle des parents dont les enfants grandis vont à la recherche d'un foyer. Dans cette question des départs, ne voyons pas en bloc les 20,000, les 50,000, les 100,000 émigrants. Allons, comme Descartes, du simple au composé. Une terre nourrit une famille de douze enfants ; elle ne nourrira pas douze familles. Il faut absolument que dix ou onze s'en aillent. Les grands garçons de seize à vingt ans, qui voient derrière eux une ribambelle de petits frères, veulent aider au soutien de la famille, et surtout se préparer à eux-mêmes un avenir impossible chez eux. L'on ne peut songer à s'acheter des vieilles terres de cinq à dix mille piastres, et l'on ne sait pas coloniser.

On prend donc le parti traditionnel d'acheter une malle et de s'en aller en ville ou aux Etats-Unis. Le premier démembrement coûte ; la maman est bien inquiète

te, mais elle ne peut que répéter avec la mère du Petit Savoyard :

« Pauvre petit, pars pour la ville ;
Que te sert mon amour, je ne possède rien. »

La véritable façon d'établir les fils multipliés de nos campagnes, c'est de multiplier les terres. Notre population rurale se double tous les quinze ans : doublons aussi l'étendue de nos terres. Or, de 1861 à 1921, le Québec n'a pas doublé sa superficie en culture : nous sommes passés de dix à quinze millions d'acres seulement. L'on ne défriche pas parce qu'on émigre, et l'on émigre parce que le défrichement est trop dur chez nous.

C'est ici que la colonisation entre en jeu, ou mieux entrerait si on la poussait résolument, si on la rendait plus appétissante. Le meilleur colon, vous diront les colonisateurs, c'est le père de famille âgé de quarante-cinq ans qui a plusieurs fils de vingt ans en descendant.

Mais combien de ces pères de famille vont d'eux-mêmes apprendre, puis accomplir toutes les démarches nécessaires à cette terrible entreprise d'aller à dix ou vingt heures de chez eux, se jeter dans des travaux et des tracas dont le commun des mortels habitués à manger sur une table et à dormir dans un lit n'a pas la moindre idée ?

Et c'est ici que les amis de l'agriculture, les partisans de la revanche des berceaux, les apôtres du nombre et de la qualité doivent se liguer pour obtenir qu'on organise la transplantation méthodique de nos surplus. qu'on procède d'après un système. Après soixante ans de Confédération, notre Québec autonome, saigné à blanc, n'a pas encore trouvé un système colonial.

« Abeilles sans reine, ruche perdue. » L'essaimage de nos belles familles ne devra pas toujours se faire en pure perte, faute de guides qui préparent des réservoirs à population, qui recrutent les familles avant qu'elles ne s'éparpillent, et qui les aident à prendre racine dans le sol nouveau, dans cette forêt, qui aujourd'hui fait peur et qui serait alors vite éclaircie et muée en beaux rangs doubles.

Il faut des guides. Nos ruraux, comme d'ailleurs tous les ruraux, ne brillent pas toujours par l'esprit d'initiative à longue portée. Et puis, il s'agit de rebrousser chemin, d'endiguer le courant sud et de pousser au nord, à l'est, à l'ouest. La tâche est grande.

Jusqu'ici, positivement, les trois-quarts de nos ruraux n'ont su comment établir leurs enfants sur des terres, on ne le leur a pas appris, on ne leur a pas facilité l'écrasante besogne, alors que la réclame pour les Etats-Unis fonctionnait si brillamment et que la descente y était si facile. La moitié du Québec et de l'Acadie y a passé, en douceur, sans qu'on ligature la veine ouverte, et aujourd'hui encore, combien ne se trouve-t-il pas de gros bourgeois, de financiers, à déplorer l'agitation destinée à sauver le malade ?

Les mouvements sauveurs contre la mortalité infantile, l'intempérance, et la tuberculose, qui ont pour but de garder en vie notre population, ne se compléteront-ils pas d'un mouvement aussi général et plus urgent pour les garder au pays ? Nos oeuvres de bienfaisance et d'éducation, à la suite de chefs de familles, ne prépareront-ils donc toujours notre jeunesse que pour la livrer toute prête aux Américains ?

Avec nos immensités de forêts fertiles et la magnifique vocation agricole de notre race, un mouvement général de colonisation est sûr de réussir chez nous, si l'on procède d'après un système. D'abord l'on devra avoir quelque chose à offrir, des terres accessibles autrement qu'en raquettes, et de quoi vivre les premiers mois.

Pour cela il faut *préparer des régions* un peu partout, puis instituer une *Aide aux Colons*, et alors déchaîner la *réclame*, une vraie, suivie d'excursions, de recrutement et de transplantation des familles.

Préparer des lots avantageux le plus près possible de toutes les vieilles paroisses, de façon à ne pas obliger, par exemple, une famille du Bic ou de la Beauce, à s'en aller à l'Abitibi ou à Gaspé, alors que tout près se trouve une bonne forêt aujourd'hui tabou. Partout où se trouvent des concessions forestières, qui empêchent une paroisse de s'étendre jusqu'à se dédoubler, à la façon des cellules, il semble que l'on devrait obtenir des marchands de bois la concession de quelques milles de profondeur, tant que la terre sera fertile et que la civilisation voudra gruger. Car il faut bien savoir que le tacheté des cartes de colonisation n'indique pas les lots à prendre : c'est la forêt, mais ordinairement détenue par des Compagnies.

L'industrie forestière est excellente, et notre gouvernement de Québec fait oeuvre louable et nationale en l'utilisant pour multiplier partout les petites villes à papier. Mais certaines forêts pourraient produire beaucoup mieux que du bois de pulpe, si on conduisait le colon s'y tailler des champs. La récolte du bois ne se fait qu'à tous les soixante ans, et l'immense étendue de forêt nécessaire à alimenter une ville de cinq mille âmes

pourrait loger cent paroisses de mille âmes, deux ou trois comtés. Ne laissons donc nos terres en bois debout que là où elle ne peuvent produire davantage.

Une fois les lots trouvés, mesurés et acceptables, les chemins, même les chemins de fer, devraient précéder le colon, au moins ne pas le suivre de trop loin. Notre Québec souffre depuis longtemps d'une notoire insuffisance de voies ferrées. Nous avons contribué de notre part à la construction de toutes les lignes qui sillonnent l'Ouest, et nous avons été trop timides pour en réclamer notre proportion. Nous arpentons et prenons régulièrement des chartes dans Québec, mais les rails s'étendent rarement au soleil. C'est ainsi que nous qui occupons la plus vieille partie du pays et qui comptons près du tiers de la population canadienne, nous n'avons que le huitième de la longueur totale de voies ferrées, 4,977 milles sur 39,773, alors que l'Ontario, plus hardi à réclamer, en possède plus du quart, 10,881 milles, et que la Saskatchewan, peu étendue et province neuve, s'en est fait bâtir 6,267 milles pour ses 757,510 âmes. Sur les 21,850 milles du Canadien-National, Québec n'en a que 3,859 milles, moins d'un cinquième, à peine 38 milles de plus que le petit Manitoba. Nous payons plus du tiers des impôts qui servent aux autres, province-poire pour les provinces-soeurs, mais contents de peu pour nous-mêmes. Aussi nos gens ne se gênent pas pour désertier. N'en soyons plus surpris.

Si l'on veut que nos familles ne prennent plus le train du Sud, ouvrons des lignes dans la direction Nord!

En même temps qu'on prépare les lots et qu'on les rend accessibles, organisons l'*Aide au Colon*, le *Crédit du Colon*, crédit provincial ou fédéral, direct ou par l'entremise de Caisses populaires, à installer partout et

auxquelles on garantirait les fonds. D'une façon ou d'une autre, le défricheur canadien mérite d'être plus aidé que l'étranger, puisqu'il y va de son argent, qu'il n'a pas peur de l'ouvrage et qu'il est le plus précieux au Canada.

Grâce aux mines de Rouyn, le Temiscaming-Abitibi possèdera à peu près son chemin de fer; le Lac Saint-Jean finira bien par se créer assez de villes pour obtenir un chemin de ceinture. Mais la ligne intérieure de Témiscouata-Matapédia-Gaspé, qui permettrait d'ouvrir cent paroisses? Et la continuation de Mont-Laurier au Témiscaming, qui échelonnerait nombre de paroisses jusqu'à l'Abitibi, ainsi relié, soudé à Montréal, au centre de la province?

Si les prêts du Ministère fédéral de l'Immigration ne peuvent actuellement servir à nos gens, qu'on retouche la loi, qu'on reprenne à ce point de vue spécial le projet de Crédit agricole, et que notre compatriote soit enfin plus avantage que le Russe. Le gouvernement provincial donne une prime de huit piastres par acre défriché, « pour un maximum de cinq acres par année sur chaque lot non patenté dont les défrichements ne dépassent pas vingt acres. » Grâce à cette bonne innovation, un défricheur peut recevoir un cadeau de quarante piastres par année pendant quatre ans. C'est quelque chose, mieux que rien, une distribution de prix; mais en fait d'aide au colon, ce n'est pas sérieux. Quant une province a vingt millions d'acres à mettre en valeur, des milliers de familles vaillantes pour les mettre en valeur, et de bonnes finances pour marier ces deux éléments de prospérité nationale, aucune hésitation ne semble permise, surtout quand il s'agit d'arrêter une saignée comme celle de nos cent mille qui partent au moment où

d'autres cent mille venus de l'étranger, nous tombent payés par nous; il ne saurait être question d'économies suicidaires et de surplus de trésor. La vie nationale est en jeu et nous marchanderions sur la médecine? Que penserait-on d'un général qui, voyant tomber ses hommes, ménagerait ses obus?

La définition de l'économie est, ici comme ailleurs, « une dépense faite à propos ». Notre province doit se mettre en banqueroute pour sauver, pour établir chez elle ses enfants. Que le *Crédit du Colon* soit fondé par Ottawa ou par Québec, il faut qu'il se fonde, pour que nos meilleurs ouvriers de construction nationale vivent heureux, dès les années si rudes du défrichement, pour que la misère ne les force pas d'abandonner leur entreprise. ²

Lors du Congrès de l'A. C. J. C. à Chicoutimi, en 1919, M. le député Dubuc parlait en homme d'affaires: « La province de Québec qui a des enfants comme elle en a, ne doit pas hésiter à s'endetter, s'il le faut, pour une oeuvre productive comme la colonisation. Est-ce que tous les bras qui s'offrent à elle pour conquérir le sol, elle ne les aura pas pour se libérer de ses dettes et faire face à ses obligations? » ³

² Extrait de la *Gazette du Nord* de l'Abitibi, 27 août 1926. Nouvelles de l'Abitibi: *Brûlage des abatis*. — La saison est très propice au brûlage des abatis, ni trop humide ni trop sèche. Le brûlage se fait partout dans des conditions satisfaisantes, et il n'y aura pas de dommages à la forêt verte.

Nos colons font de la terre neuve dans tous les cantons, et ils se plaignent seulement de ne pas être assez riches pour pouvoir s'employer autant qu'ils le voudraient à ces travaux de défrichement.

³ A l'une des séances, M. Dufault, alors sous-ministre de la Colonisation, donnait comme chiffre global des colons depuis vingt ans, 45,070 âmes, répartis dans les colonies, donc une moyenne de 2,253 colons par années; et il comprenait dans ce chiffre l'accrois-

Au reste, ces prêts à long terme, comme ailleurs, ces \$300 ou \$500 nécessaires à l'achat des machines ou du bétail, il sera facile de les rendre dans cinq ou dix ans, une fois réussi le démarrage toujours difficile. Un autre orateur du même congrès M. le député Authier, le « père de l'Abitibi », rappelait l'aide que ses fonctions de gérant de banque lui avait permise: « J'ai prêté plusieurs milliers de piastres à des colons n'ayant pas le droit d'hypothèque, sur leur simple garantie morale. Nous prêtions de faibles montants, et après quatre ans nos livres sont libres de toutes mauvaises créances. »

En haut lieu, on craint les abus: mais partout on aide les pionniers, sans regretter les sommes qu'on y consacre. Plaie d'argent sera donc mortelle seulement chez nous? A-t-on mémoire qu'on ait reproché à un gouvernement ses bontés pour les défricheurs? Depuis quelques années, les largesses accordées aux routes neuves n'ont valu, au contraire, que félicitations.

Quand les terres neuves sont prêtes à recevoir les acquéreurs, et le *Crédit du Colon* à les aider pendant les deux ou trois années peu productives, on lance une réclame formidable, générale, capable de soulever l'opinion dans tous les recoins des campagnes: les pères de famille apprendront à établir leurs fils, tous leurs fils sur des terres faciles à obtenir, à atteindre et à faire produire. L'on n'attendra pas que nos campagnards, peu liseurs et encore moins *écrivains*, se fassent venir des brochures de propagande dont ils ne soupçonnent même pas l'existence. La réclame devra les atteindre chez eux par

sement dû aux naissances, très nombreuses dans les régions nouvelles. Le total de 45,070 équivaut au surplus de notre natalité pour une année, et c'est toute notre colonisation de vingt ans, un vingtième.

tous les journaux (en particulier le Journal d'Agriculture, qui n'en parle jamais), les affiches murales, les tracts, les dos d'enveloppes, les cartes postales, les calendriers illustrant la genèse d'une ferme, etc. Montréal vient de distribuer 90,000 feuilles sur la tuberculose, dans ses écoles. Pourquoi n'en lancerait-on pas 500,000 dans les écoles rurales sur la façon de se trouver des terres? Les enfants liraient ce tract, s'il est bien fait, bien illustré; les parents le liraient et les idées ainsi répandues auraient plus de chances de susciter des actes que si elle moisissent dans les tiroirs des grands bureaux. Après le papier la parole chaude et claire du missionnaire-colonisateur qui aille partout, muni de projections, d'un cinéma, déroulant les étapes d'une paroisse nouvelle, depuis la forêt, la cabane en bois rond, l'essouchage et les premières semailles, jusqu'à la vie heureuse en pays civilisé, avec église, école et chemin de fer.

Et pourquoi n'instituerait-on pas une « journée de la Colonisation » qui dise chaque année dans tous nos centres un peu importants ce que nous devons faire de nos familles et des terres en bois debout? Toutes les gares, et les bureaux de poste, les Saint-Jean-Baptiste, les expositions agricoles ou circulantes et les bureaux d'agronomes pourraient généraliser et répéter la propagande, distribuer des informations, orienter du bon côté.

Toute cette propagande devrait aboutir à des excursions presque gratuites aux régions à ouvrir; les chemins de fer nationaux pourraient fournir deux billets de faveur par paroisse qui enverrait des délégués.⁴ Si l'on peut gagner aux terres neuves une famille par vieille pa-

⁴ En 1923, *Le Droit* du 28 juin, annonçait que sur 123 cultivateurs qui avaient profité d'une excursion à l'Abitibi, 101 prolongeaient leur séjour pour se choisir des lots ou se renseigner davan-

roisse et que cette famille soit heureuse, on a la vraie publicité, le recrutement deviendra automatique. Nous devons aider au paysan à se sauver lui-même, à garder à ses fils la vocation agricole, qui se perd comme les autres, à échanger sa terre pour cinq ou six terres plus petites, toutes neuves.

* * *

Pour résumer, nos fils surabondent et se perdent, nos terres aussi. Nous vendons nos forêts à l'étranger, nous lui donnons, gratis et passage payé, nos enfants tout grands, instruits, prêts à produire, à cet âge où les économistes les évaluent à trois mille piastres, ce qui nous fait pour 1925-6 un cadeau de \$315,000,000 et pour quatre-vingts ans cinquante bons milliards, à intérêt composé. Et nous sommes pauvres. Et c'est le printemps de notre race que nous sacrifions en un véritable tribut humain livré comme autrefois par les vaincus à l'opresseur.

Si une législation orangiste édictée à Toronto, à Londres ou à New-York, dans le but de nous faire émigrer, nous défendait de créer plus de deux paroisses nouvelles par an, bien que notre surplus de natalité de 45,000 nous permette d'en créer trente, nous crierions à la persécution; nous gagnerions ces nobles sympathies de l'univers accordées jadis à la Pologne et à l'Irlande. Mais non, notre émigration a été automatique, ni décrétée, ni prévenue, ni empêchée. Nul n'en est responsable et nul n'en est indemne. Nous avons pratiqué à la lettre la politique de « laisser-faire, laisser-aller. » Notre faute, faute que l'histoire ne pardonne pas, fut et reste un péché d'omis-

tage, et que 18 autres retourneraient bientôt s'y établir avec leurs familles.

sion : dans cette guerre pacifique qu'est la rivalité du nombre et de la statistique, nous sommes coupables d'avoir permis la désertion de nos recrues, sous nos yeux, crime insensé qui entraîne la défaite, la sujétion.

Avons-nous fait quelque chose de sérieux pour diriger vers nos forêts fécondes le trop-plein des vieux comtés? Avons-nous fait notre possible, tout notre possible, même l'impossible? Car il nous faudra, il nous faut immédiatement faire l'impossible, en nous demandant bien si ce sera assez.

La colonisation a toujours eu mauvaise renommée chez nous; la trouée des forêts s'est accomplie avec des dépenses d'héroïsme qui ont fait reculer même les braves, ceux qui n'étaient pas de purs héros, des as. Les courages ordinaires ont capitulé, pour prendre la route mieux pavée des Etats-Unis. Et l'on a gaspillé la moitié de notre race que nous prodiguait si généreusement le Créateur des peuples. L'impératif mot d'ordre qui s'impose, c'est de tout faire pour garder nos gens, absolument tout; les techniciens de la colonisation diront comment dans les détails.

Il n'y a plus de fautes à se permettre, le suicide de la race a trop duré. Nos gouvernements d'Ottawa et de Québec y devront consacrer des millions. Ottawa en consacre assez à des Européens qui ne font pas trop notre affaire; Québec devra amplifier de beaucoup l'effort louable accompli depuis dix ans; il devra ouvrir ou obtenir de bons bouts de chemin de fer, organiser le *Crédit du Colon*, de concert avec Ottawa, ou par les Caisses populaires, ou tout seul: c'est un sujet d'étonnement pour nos compatriotes de l'Ouest et surtout pour les Français, que, sur un budget annuel de 21 millions, nous ne puissions

consacrer d'urgence un million de crédit pour arrêter le coulage de nos robustes familles rurales. Les Français n'y comprennent rien : nous n'avons par le service militaire pour déraciner les jeunes gens, nous avons des terres convoitées par toute l'Europe, nous avons un gouvernement à nous, une admirable Nouvelle-France en pays britannique, et nous nous exilons. Et ils concluent : « Ne nous accusez plus d'être maladroits politiques ! »

Il faut savoir sérier les questions d'après leur importance, et ne pas s'embourber tellement dans les choses d'importance secondaire ou centenaire, qu'on en oublie celle d'importance première, comme ce déversement de nos surplus dans les terres libres ou à libérer. Les hygiénistes aident les mères à sauver les enfants ; quand donc aidera-t-on les pères à les établir, à les sauver pour le pays ? Des sociologues s'indignent contre les bâtisseurs de maisons qui mettent dehors les familles nombreuses ; quand réformeront-ils un régime agraire qui se préoccupe d'améliorer le fromage et les races de bétail, sans s'intéresser à la conservation de nos familles ? Le système rural de la province de Québec est-il en faveur des familles nombreuses ou n'est-il pas véritablement contre ? Il ne s'agit pas de rétablir les primes de cinquante piastres au bénéficiaire du douzième ou du quinzisième enfant : il s'agit de trouver, de créer une aide efficace au cultivateur qui veut des terres pour ses quatre, six ou huit fils. Voilà un moyen, le grand moyen, d'arrêter la désertion, aujourd'hui nécessaire, puisqu'on n'organise pas plus la canalisation de nos surplus vers les plaines de l'Ouest que vers nos forêts.

Certains de nos hommes publics ne veulent pas entendre parler de diriger les Canadiens français vers l'Al-

berta, ni même au Nord-Ontario. Mais alors, qu'on les dirige vers les espaces libres du Québec! L'on comprend que les Acadiens soient peut-être forcés d'émigrer, puisqu'ils ne sont pas maîtres chez eux, ni des terres ni de la politique; mais nous autres?... Espérons que cette enquête de l'*Action française* ne se terminera pas sans porter des fruits tangibles, sans que toutes les influences et toutes les clairvoyances patriotiques, — la Société Saint-Jean-Baptiste s'y met, d'autres cercles aussi, — secondent nos administrateurs provinciaux et fédéraux à sauver le Capital humain du Canada, avant d'aller glaner à grands frais celui de l'étranger, qui ne fera pas l'affaire, causera du malaise et désertera à son tour. Que nos calculs nationaux s'inspirent enfin de la conclusion du philosophe-géographe Ratzel: « L'avenir appartient aux peuples qui auront su occuper un espace suffisant pour vivre, respirer librement et faire équilibre à leurs voisins. »

Alexandre DUGRÉ, s. j.

UN BULLETIN D'INFORMATION ÉCONOMIQUE.

La Banque Canadienne Nationale nous adresse le premier numéro de son Bulletin mensuel auquel elle assigne les tâches suivantes:

« Exposer brièvement la situation économique du Canada, de la province de Québec en particulier, et, à l'occasion, celle de quelque pays étranger; commenter l'actualité dans le domaine commercial, industriel et financier; résumer certains jugements des tribunaux formant jurisprudence; vulgariser des notions d'économie politique; réunir de la documentation et répandre des idées saines en vue de favoriser le progrès matériel de notre pays ».

L'intention est des plus louables. Le progrès économique n'ira pas, chez nous, sans quelque vulgarisation de la science économique, et sans une sorte de direction au service de l'épargne et du travail. L'important est que la direction soit désintéressée. Là-dessus la Banque Canadienne Nationale nous fournit sûrement d'excellentes garanties.

L.-O. DAVID

Un homme vient de mourir dont la tombe a reçu de particuliers hommages. Il s'y trouva beaucoup mieux que le cortège officiel, toujours le même, distrait et mondain, habitué des funérailles bourgeoises. On y vit du petit peuple, le clergé en nombre, et, dans la foule, une volonté de sincérité peu coutumière en ces manifestations.

A qui s'adressait ce témoignage d'honneur? L'homme n'était pas ce qu'on peut appeler un grand de la finance ou de la politique. Ayant toujours gagné sa vie il n'avait guère dépassé la modeste aisance; et s'il mourait sénateur, ses services à son parti plus que de grands succès de tribune, lui avaient valu ce titre.

Il y a trente à quarante ans, il avait compté parmi les plus intelligents de nos ouvriers de lettres. Esprit sérieux, il affrontait jusqu'au genre historique. Il se faisait éveilleur de projets; derrière ces projets, et pour les faire aboutir, il avait eu le sens de l'école qui groupe des esprits pour le service des idées. Jusqu'à ses derniers moments, il avait donné l'exemple de l'activité intellectuelle, gardant sa plume rivée à ses doigts aussi longtemps qu'ils la purent tenir.

Mais, journaliste toute sa vie, il avait gardé, de son métier, quelque chose de hâtif et de superficiel dans le travail. Peu de ses ouvrages lui survivront. Il leur a manqué la vigueur de pensée, cette griffe du maître qui signe un passeport pour l'immortalité. Ses « Biographies et Portraits » sont trop légèrement étoffés de vraies notes biographiques; ils se complaisent dans l'anecdote plus

que dans le document. Ses « Patriotes de 1837-38 » ont le ton trop « patriotique »; c'est un défilé de Girondins où l'on ticut facticement le pas des « Ancêtres ». Son « Union des deux Canadas », le meilleur de ses ouvrages historiques, et peut-être de tous ses ouvrages, avance de trop peu l'histoire de cette période.

* * *

Seulement, dans tous ces livres, il y a un tour d'esprit, l'âme d'un homme dont le grand et rare mérite fut, comme on l'a dit, de « penser nationalement ». Ce qu'ils perdaient du côté scientifique, ses ouvrages le gagnaient en signification morale. L.-O. David pensait avec tout son coeur et il se trouvait que ce coeur était celui d'un patriote. En un pays de moeurs militaires, il eût été parfait cocardier. A ce patriotisme, se mêlaient, si l'on veut, des éléments suspects. Comme tous ceux de sa génération l'homme avait volontiers confondu parti et patrie. Trop souvent, en ses « Biographies et Portraits », son enthousiasme nous étonne pour ce qu'Asselin appelle irrévérencieusement « notre vieille ferblanterie nationale ». C'est qu'il est d'une époque où, l'esprit politique brouillant tout, l'on trouve au ferblanc des reflets d'argent.

Mais, plus sincère, son illusion l'a mené moins loin. En 1864, à l'heure où le projet de la Confédération inquiétait la jeunesse, il lui arrivait même ce qui n'arrive jamais à un parfait partisan: conservateur, il quittait avec éclat son parti, et posait cet acte d'esprit libre qui, dans le vocabulaire du temps, s'appelait « apostasie ». Dans les derniers jours de sa vie, publiquement il donnait encore des conseils à ses chefs et à ses co-partisans. Et si la haute personnalité de son grand ami, Sir Wilfrid

Laurier, l'a trop complètement subjugué, c'est au chef adulé et tout-puissant, qu'un jour de crise, il savait pourtant dire : « Souviens-toi qu'un seul type de Canadien français a compté dans l'histoire : celui qui a pensé avec ses compatriotes »

De cette liberté d'esprit, le sénateur David a fourni bien d'autres témoignages. Comme ce vieillard s'appliquait, par exemple, à comprendre la jeune génération, à entrer dans ses idées et jusqu'en ses rêves ! Et comme en cela il se montrait supérieur à tant de politiciens usagés, fanatiquement collés à leur défroque, incapables, comme les vieilles bêtes, de changer de peau ! Ce n'est pas lui qu'on aurait pris à grogner périodiquement contre les jeunes osant déblayer les sources ensablées, pour en faire rejaillir un peu de vie. Nous nous rappelons ici avec quel intérêt il suivait notre oeuvre d'action française. Il osait en parler et en écrire tout haut. Quelques mois à peine avant sa mort, son abonnement payé d'avance à la Revue, il ne s'inquiétait pas moins de se mettre en règle avec l'administration ; et sa lettre était pour nous dire avec quelle assiduité attentive il nous lisait. Notre enquête de 1921 sur « Notre Avenir politique » l'avait reporté aux plus fiers souvenirs de sa jeunesse. Et, tout bas, il nous confiait comme, aux dernières heures de sa vie, la foi de Sir Wilfrid Laurier était devenue chancelante en l'avenir de la Confédération, et comme l'Ouest en particulier inspirait des inquiétudes au vieil homme d'Etat.

* * *

Cette vie et cette mort, et les hommages qui les ont saluées, quelle leçon pour les politiciens et les bourgeois cossus dont le rêve suprême est, pour la fin de leurs

jours, « une grosse enterrement » ! Au matin de leurs funérailles, ils auront peut-être le long cortège; ils seront bien impuissants à y mettre une émotion. Au cimetière, ils pourront s'élever un prétentieux monument; ils n'en souligneront que mieux leur insignifiance. Ce n'est pas la pierre tombale qui fait survivre; c'est le souvenir qui fleurit sur la tombe. Le peuple ne se tient qu'avec ceux qui se sont tenus avec lui. Seuls survivent ceux qui ont choisi de s'attacher à des idées et à des réalités immortelles, ceux dont l'être s'est agrandi pour s'égaliser à des causes qui les dépassaient.

* * *

STATISTIQUES GLORIEUSES.

D'une étude de M. l'abbé Joseph Roberge, de notre Séminaire des Missions étrangères, nous extrayons le passage que l'on va lire. Ce sont les statistiques glorieuses de notre apostolat. Elles sont à retenir; elles font notre meilleure gloire devant le monde et devant Dieu:

« Si l'on pouvait se procurer le total des nôtres à l'étranger, je ne crois pas qu'il serait exagéré d'affirmer qu'ils sont plus de 7,000 hommes et femmes. »

« Ajoutez à cela la part que prennent à l'oeuvre des missions nos prêtres séculiers et réguliers qui se sont enrôlés dans l'Union missionnaire du Clergé. Ajoutez à cela les sommes d'argent considérables perçues par la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance et les diverses communautés missionnaires qui viennent chaque année tendre la main dans nos paroisses et vous aurez une idée de ce que nous faisons pour l'extension du règne du Christ en terre infidèle. Si l'on pouvait se procurer un rapport complet de tout ce qui s'est donné dans notre province, la somme se chiffrerait, seulement pour l'an dernier, à plus de \$500,000.00. »

« Ce court exposé suffit, messieurs, pour vous montrer que ce que nous faisons actuellement pour les missions dépasse ou au moins égale ce qui se fait par n'importe quel autre pays, si l'on tient compte de notre population. »

“ LE SIGNE SUR LES MAINS ”⁽¹⁾

par Emile Baumann

Le dernier roman d'Emile Baumann, *Le Signe sur les mains*, pose le problème de la vocation et du recrutement sacerdotal. Le sujet est ample. Il est, en France, de la plus lamentable actualité. Le salut de l'Eglise de France, et la santé morale de la nation, en dépendent, ce qui le fait singulièrement âpre. On parcourt avec une curiosité inquiète ces pages sobres, où l'on cherche une solution et un jaillissement de lumière.

Le signe sur les mains, c'est l'imposition qui consacre prêtre. Jérôme Cormier, le héros de Baumann, ne songe guère au sacerdoce. Un de ses camarades, Montcalm, meurt à la guerre. Mais quelques jours plus tôt, dans la tranchée, les deux amis ont eu une grave conversation. Montcalm qui se destine à la prêtrise, demande à Jérôme, au cas où il serait tué, de le remplacer à l'autel. *Tu sais, dit-il, où je dois aller après la guerre, si j'en reviens... Si je meurs, tu prendras ma place... Est-ce promis?* Et l'autre avait répondu: *Si Dieu l'exige, si moi-même j'en reviens, vieux, c'est promis...* La guerre finit et Jérôme, blessé, s'installe chez sa mère, aux environs de Saint-Cloud. Il y rencontre une jeune fille dont il s'éprend, et qui répond à son amour. Seulement, il y a entre eux la promesse donnée à Montcalm. De ce qu'on voudrait appeler la substitution de vocation, Jérôme n'a point parlé, si ce n'est à son directeur de conscience, un vieux bénédictin qui lui conseille d'attendre

¹ En vente à notre librairie, (1735, rue Saint-Denis), \$0.80 l'exemplaire, franco.

et de prier. A plusieurs reprises, Jérôme va passer outre à sa promesse; il aime Agnès et veut le lui dire, lui proposer le mariage. Mais quelque chose, chaque fois, l'empêchait de poser l'acte qui décidera de sa vie. Le fantôme de Montcalm est là, toujours présent. A la fin, après une lutte terrible contre les sollicitations du monde et l'attrait du bonheur humain, contre lui-même surtout, Jérôme Cormier s'abîme dans le renoncement et offre à Dieu, généreusement, sa vie.

C'est tout le livre.

Le point capital, le centre de l'ouvrage, c'est la lutte de Jérôme contre son propre coeur. A vrai dire, la substitution de vocation n'existe pas. Avant d'en rien savoir, Jérôme est prédestiné; le signe est là, croix brûlante, incrustée dans chacune de ses mains. Une circonstance extérieure, la prière de Montcalm, a seulement révélé une vocation latente qui se serait connue un jour ou l'autre. L'impossibilité où Jérôme se trouve, plus tard, de se dérober à l'appel divin, et probablement les obstacles à l'épanouissement de sa vocation, en sont les indices certains. Une fois faite la soumission de Jérôme, on évoque tout ce que représente l'immolation sacerdotale, et l'on se dit qu'un pays, si les âmes désintéressées lui sont données en abondance, n'a rien à redouter.

Comme les autres livres de l'auteur, *Le Signe sur les mains* fut attaqué vivement et discuté. Il est à noter que chacun des romans de Baumann provoqua de fortes divergences d'opinion, voire de rudes polémiques. On sait qu'une véritable querelle se vida à propos de *Job le prédestiné*, un des grands romans de ce temps, écrit Charles

Le Goffic¹, qui valut à son auteur, en 1922, l'attribution du Grand Prix Balzac.

Baumann, qui est peut-être le plus contesté des écrivains catholiques contemporains, est aussi l'un des plus vigoureux. Il a longuement étudié saint Paul, chez qui il trouva les assises les plus solides de son oeuvre. Cette robuste formation se découvre chez lui à chaque page. Sa pensée est constamment nourrie, pénétrée de foi. Le catholicisme de cet écrivain n'est pas l'élégant catholicisme libéral; il reconforte autrement que le christianisme tapageur d'un Montherlant, ou la religiosité sensuelle d'un Mauriac, dont un critique protestant a pu écrire : « Chez les écrivains de cette race, on ne sait jamais très bien si le catholicisme est une doctrine de vie ou une simple atmosphère; exactement peut-être, il oscille perpétuellement de l'un à l'autre de ces pôles ».²

Dès 1921, essayant de caractériser l'oeuvre d'Emile Baumann et d'en dégager les idées maîtresses, M. George Fonsegrive écrivait que, de tous les romanciers catholiques français, Baumann était celui qui avait *su le mieux introduire dans le drame humain tout l'enrichissement des apports chrétiens*.³ Autant et plus que les livres précédents de l'auteur, *Le Signe sur les mains* justifie ce jugement. Comme dans ses autres ouvrages, Baumann y met l'homme en conflit avec la grâce, les problèmes intérieurs et spirituels en regard des problèmes purement terrestres; au plan humain du drame, il superpose le plan divin. On comprend que l'homme n'est pas seulement un être de matière destiné à finir avec la matière, mais qu'il

¹ *La littérature régionaliste*, dans les *Causeries françaises*, 20 fév. 1925.

² René Gillouin: *Esquisses littéraires et morales*, 1926.

³ *L'évolution des Idées dans la France contemporaine*, 1921.

existe au-delà de la mort une vie future, et que cette vie est préparée dès ici-bas, par chacun de nous. Jérôme Cormier renonce aux biens périssables pour se donner à Dieu et aux âmes, mais son sacrifice serait vain s'il n'avait la certitude d'une éternité bienheureuse, où il espère une riche compensation à son renoncement. Le catholicisme a donné au monde l'espérance, qui résout l'effrayant problème de la vie.

Le livre de Baumann ne saurait avoir qu'une heureuse influence. Il fera réfléchir. S'il n'en suscite directement, il éclairera les vocations hésitantes, ou qui s'ignorent. Car l'esprit souffle où il veut, et il n'appartient pas à l'homme de fixer le sort d'autrui. Il nous aidera encore à mieux comprendre l'action et les effets de la grâce ; il remontera, à la hauteur des tâches qui leur furent assignées, les jeunes hommes, frères de Jérôme Cormier, qui auraient la tentation de se soustraire aux suprêmes obligations, celles qui exigent le don total de soi dans l'abstraction de la personnalité.

* * *

Nous ne nous attarderons guère à ce qu'on appelle, dans un livre, la partie littéraire. Du *Signe sur les mains*, moins touffu et moins dense que d'autres ouvrages de Baumann, disons seulement qu'il se range parmi cette oeuvre néo-classique qu'a donnés l'après-guerre, et qui semble avoir mis au rancart, définitivement, l'exagération romantique et les procédés naturalistes. Sobriété de l'expression, concision voulue et même un peu sèche, condensation de l'action dans un cadre restreint, telles paraissent être les caractéristiques d'une oeuvre qui atteint parfois, dans ses meilleures parties, à une simplicité fleurant l'attique.

Un dernier témoignage.

Au cours d'une entrevue qu'avait sollicitée, en 1923, M. Frédéric Lefebvre, enquêtant pour les *Nouvelles littéraires*, M. Georges Goyau, parlant des romanciers contemporains, disait entre autres choses : « Avec Baumann, une littérature d'observation réaliste se met au service de l'idéal chrétien le plus exigeant, le plus jaloux de pureté, le plus jaloux d'intégrité ».⁴

Rien n'est plus exact.

Et *Le Signe sur les mains*, après *Le Baptême de Pauline Ardel*, après *Job le prédestiné*, après le *Saint Paul* de M. Baumann, en est une nouvelle démonstration.

C'est à l'honneur, non seulement d'Emile Baumann, mais des lettres catholiques françaises.

HARRY BERNARD.

LE MONUMENT LAFLÈCHE.

Trois-Rivières vient d'élever un monument à Mgr Laflèche. Rarement gloire canadienne n'entra si naturellement dans le bronze. Ceux qui ont connu l'homme, en son vivant, qui l'ont vu dans ses meilleures attitudes, l'apercevaient déjà où il est aujourd'hui. Il était de ces natures qui inconsciemment, par la seule vigueur et la noblesse de leur être, prennent la pose héroïque. Par ses dons éminents, dons de penseur et d'orateur, par son courage intrépide et sa piété de saint, Mgr Laflèche représentait chez nous le grand évêque, tel que nous apprend à l'aimer la tradition de notre pays. Et c'est ce qu'ont rappelé, l'autre jour, ses panégyristes. Et ils ont su dire aussi que rien de tout cela ne l'a empêché d'être un grand patriote.

⁴ Une heure avec... , première série, 1924.

LA JEUNE FILLE D'AUJOURD'HUI ¹

I

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Le programme me prescrit de vous dire « ce qu'il faut à la jeune fille d'aujourd'hui ». Permettez que, sans phrase, j'entre immédiatement dans mon sujet, puisque le mot d'ordre de ce congrès, inscrit sur nos insignes, est bien catégorique: « *Res, non verba.* » Laissez-moi tout de même la liberté de vous dire: « ce qu'il ne faut pas à la jeune fille d'aujourd'hui, » avant d'essayer de vous démontrer ce que doit être la personnalité d'une jeune fille moderne.

Ce qu'il ne faut pas à la jeune fille d'aujourd'hui, c'est le garçonnisme. C'est une maladie à la mode. Toutes n'en meurent pas, mais beaucoup en sont frappées. La théorie des petites oies blanches n'est plus; et l'on peut craindre de voir nos jeunes filles devenir des garçons manqués et mal élevés. Elles se rasent les cheveux comme des hommes, raccourcissent en haut et en bas des robes déjà courtes, quand elles ne les troquent pas dans les sports pour la culotte. Elles fument, renversées en un fauteuil, comme des hommes; elles parlent comme des jeunes collégiens émancipés. Elles jouent aux cartes et boient comme des hommes. Dans leur désir d'être « dans

¹ Conférence prononcée au Congrès de l'Enseignement ménager, à Saint-Pascal de Kamouraska.

le mouvement », elles oublient le mot profond et délicat de Pie XI, soucieux comme l'était saint Paul de la dignité de la femme et du rôle qu'elle doit jouer dans la société : « Il faut qu'une femme soit élégante et distinguée pour charmer, c'est son rôle. Mais dès qu'elle commence à perdre le sens du convenable, elle commence aussi à perdre de son charme et à cesser de plaire. »

Vos jeunes filles, en se masculinisant, rompent les lois de l'harmonie qui doivent présider à l'évolution de leur personnalité. « De même que les cheveux trop courts font saillir le nez et les traits, ôtent au visage les charmes féminins, sans pour cela le rendre viril, de même le velouté de l'âme neuve enlevé, les délicatesses de retenue parties, les nuances inquiètes fondues il n'y a plus le charme de l'âme, et bien proche pour la vertu est le danger. »

C'est que, des allures, on passe vite à un état d'esprit masculin, à ce que l'on appelle d'un vilain mot, paraît-il, « la mentalité » masculine. Il est des jeunes filles qui s'empoisonnent cérébralement par des lectures malsaines, pour faire comme les hommes. Elles oublient que l'homme propre ne lit pas tout ce qui lui tombe sous la main, et qu'il n'y a pas deux codes de morale, l'un pour l'homme et l'autre pour la femme. On se crée une âme où la pensée et l'imagination se plaisent en des raffinements troublés qui gagnent le coeur et l'atrophient. Les moeurs sont bien près de sombrer.

Il est un autre malaise moderne, qui menace la jeune fille d'aujourd'hui : c'est l'indépendance mal entendue et sans frein. Ah ! si elle voulait s'émanciper des modes indécentes ou grotesques, du snobisme qui lui fait craindre de passer « pour être en retard » ou trop style

« grand'mère », ce serait superbe. Mais non. Elle s'éman-
cipe des traditions sérieuses et nécessaires. « Pour vivre
sa vie », elle échappe à l'influence familiale, méprise mê-
me parfois l'autorité des parents. Sous prétexte que cha-
cun est libre de penser et d'agir à sa guise, on se façonne
une âme prête à toutes les concessions, à toutes les com-
promissions. Il faut être large d'esprit et tolérant com-
me un homme ; et alors de la théorie on passe à la prati-
que du laisser-aller, du laisser-dire, du laisser-faire.

Tout conspire pour procurer à la jeune fille cette in-
dépendance malsaine. Elle quitte la maison paternelle
pour le travail parfois nécessaire, c'est son gagne-pain.
D'autres fois, c'est une force centrifuge qui la précipite
hors du foyer et de la surveillance des parents. C'est un
engrenage sans arrêt de visites, de thés, de voyages ou de
promenades en automobiles, de parties de plaisirs ou de
dances lascives. Décidément la jeune fille moderne est
exposée à une camaraderie déplorable. Et que l'on ne
dise pas que l'usage le tolère. L'usage ne change pas le
coeur des jeunes gens. Il ne rend pas l'imagination moins
inflammable.

II

Educatrices, vous avez une grande tâche à accomplir
contre cette invasion du garçonnisme et de l'indépendan-
ce ; et vous cherchez un programme de vie pour la jeune
fille d'aujourd'hui ? Que lui faut-il ?

Il lui faut une personnalité féminine. Il faut rendre
la jeune fille capable de penser, de vouloir, de se déter-
miner, de se gouverner autrement que par la routine, le
snobisme et la servile imitation de l'homme. Toute édu-
cation combine trois mouvements, un qui réprime, l'au-
tre qui donne l'impulsion, le troisième qui dirige cette

impulsion et la canalise où il faut. Dans la culture de la personnalité il faut redresser ce qui est tortueux, mais aussi développer le plus possible chaque élève dans son sens propre, le laisser être *lui*, s'appliquer à ce qu'il le soit bien ; puis diriger sa volonté, lui apprendre à s'orienter et à garder ensuite cette orientation. Songez à *former des esprits* au lieu de communiquer des connaissances ; formez des caractères en inculquant des habitudes qui rendent facile la pratique de la vertu. Cette éducation est nécessaire aux femmes comme aux hommes. Pour mener sa vie dans la société moderne, dans la famille, la femme a besoin de toute son intelligence de toute sa volonté. La destinée qui l'attend est au moins aussi rude que celle de l'homme et comporte autant d'énergie, de vaillance, de sang-froid et de raison.

N'est-elle pas associée par la sympathie à la vie de son mari, de ses fils ? Elle doit être prête à affronter pour les siens et pour elle-même toutes les situations. Il suit de là qu'on ne saurait trop cultiver sa raison et affermir son caractère. « Apprenez donc à bien penser, disait Pascal, voilà le principe de la morale. » Ne croyez-vous pas que l'on forme des femmes frivoles par une éducation exclusivement littéraire et artistique, et encore éducation parfois très *superficielle* ?

Pour que l'éducation devienne plus positive, ne pourrait-on pas donner un temps moins limité à l'étude des sciences et de l'économie domestique ? Nous donnerions aux jeunes filles l'occasion d'*observer*, de *chercher*, de *trouver*, d'*ordonner*. Cet enseignement habituera la femme à voir, à préciser, à chercher la vérité exacte, et à appliquer dans la vie, avec conscience et discipline, les données qu'elles saura vraies.

Vous tenez un congrès d'enseignement ménager. Je vous en félicite. Vous savez que l'application des sciences naturelles joue un très grand rôle dans la vie, surtout dans celle d'une femme, si souvent aux prises dans la famille et la société entière, avec les accidents, les maladies, les imprévus de toute sorte. La jeune fille doit comprendre qu'il n'est rien de petit dans l'ordre naturel et que souvent pareille ignorance peut entraîner de terribles conséquences.

Cette étude des sciences naturelles est un puissant remède contre la légèreté d'esprit des jeunes filles, contre l'excessive sentimentalité des rêveries vaines, qui font les neurasthéniques modernes. Celle qui doit élever la génération de demain, peut-elle ignorer la biologie et les lois de la vie? Il ne s'agit pas de faire des femmes de laboratoire, mais on doit enseigner les sciences, même la physique et la chimie, voire un peu de médecine, en se bornant toujours aux notions adaptables à la vie de la femme. Mieux que moi vous connaissez les réactions chimiques de la cuisine.

Pour refaire à la jeune fille une âme féminine donnez-lui un cours de pédagogie familiale, maternelle et sociale.

Elle ne sera pas une écervelée qui ne voit la vie qu'à travers des plaisirs et des jouissances. Esprit cultivé, elle donnera à son intérieur un cachet d'art et d'intellectualité qui retiendra au foyer ceux qu'elle aime : le mari, les enfants.

Pour être fidèle à cet idéal d'une personnalité féminine, il faut une forte et large vie chrétienne. La religion dans la formation de l'âme féminine ne doit pas jouer le rôle d'un cadre gothique qu'on aurait mis à une

gravure du vingtième siècle, et où les ornements pieux ne manquent pas : prière, messe, médailles, scapulaires, banderolles et rubans.

Il faut que tout soit pénétré d'esprit chrétien et que l'on vive dans une atmosphère de vérité, de supériorité, de distinction, de profondeur qui pénètre l'âme des enfants.

« Pauvres âmes ! s'écriait il y a quelques années Melchior de Voguë, elles tournoient, cherchent un guide, comme les hirondelles, rasant le marais sous l'orage, éperdues dans le froid, les ténèbres et le bruit. Essayez de dire qu'il est une retraite où l'on ramasse et réchauffe les oiseaux blessés ; vous les verrez s'assembler toutes ces âmes, monter, partir à grand vol par delà les déserts arides, vers celui qui les aura appelées d'un cri de son coeur. » Celui qui les appelle, c'est le Christ-Jésus. Que vos jeunes filles le suivent ! Qu'elles étudient son Evangile et sa doctrine pour elles-mêmes et pour les autres. Elles doivent en prendre une notion exacte qu'elles puissent à leur tour exposer sans la déformer, sans la rétrécir, sans la compliquer. Dans la société, les femmes sont les conservatrices de la doctrine *d'en-haut*. Les pratiques pieuses ne suffisent plus ; il faut une notion approfondie de la science religieuse. C'est que la jeune fille, épouse et mère de demain, doit garder la foi au coeur de ses fils ; c'est le grand désir de la mère, c'est sa pensée légitime et constante. Avec une énergie remarquable elle s'emploie à cette tâche, et ses fils sentent bien la vérité des vers de Lamartine :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère :
Qui peut douter sur son tombeau ?

Mais il faut que la mère connaisse et défende la religion qu'elle professe, et le Christianisme à l'eau de rose

ne suffit pas. Il faut le sens catholique qui rende le coeur capable des plus hautes énergies. « Je voudrais passer ma vie à semer des actes de bonté, d'indulgence, de tendre charité, de pensées hautes, lumineuses, consolantes, écrivait un jour une jeune fille dans un élan d'amour ; il s'en perdrait beaucoup sans doute, mais quelques-uns de ces actes et de ces pensées porteraient leurs fruits et ainsi, il y aurait un peu plus de douceur et de joie sur la terre. »

Pour former cette personnalité féminine chez vos jeunes filles, faites appel, éducatrices distinguées de ce congrès, à votre amour du Christ, et à votre zèle pour former l'image de Dieu dans les âmes qui vous sont confiées. Vous éclairerez les esprits, vous formerez les volontés, vous tremperez les caractères ; mais vous agirez sous l'influence de la charité divine qui donnera à votre vie morale une merveilleuse unité que Monseigneur Mercier compare à une cathédrale.

« Contemplez, dit-il, la majesté sereine de nos cathédrales gothiques : ces arceaux qui retombent sur les piliers auxquels s'arc-boutent les contre-forts, base d'élan de la voûte qui monte légère vers l'éternel ; ces deux rangées parallèles de colonnes qui mènent le regard vers le sanctuaire, tous ces organes de pierre dont les fonctions convergent vers l'autel silencieux où s'immole mystérieusement Celui qui s'est chargé de nous conduire à Dieu, quelle concentration de forces, quelles synthèses d'ordre, quelle stabilité, quelle suite ! »

La personnalité, fruit du travail d'une volonté énergique qui se développe normalement, est ce chef d'oeuvre vivant de l'art constructif. Sur les assises naturelles du tempérament établissez les vertus. N'essayez pas de dé-

truire les passions; disciplinez-les, et qu'elles deviennent les auxiliaires de vos élèves. Apprenez-leur à maîtriser toujours les forces de la nature et à utiliser le divin mécanisme de la grâce sanctifiante et des vertus infuses.

L'édifice intérieur se dressera avec une âme vivante, la charité qui transfigurera la vie morale de vos élèves.

Vous aurez la consolation de les conduire vers le centre de l'attraction universelle des âmes, le Christ-Jésus. Leur vie de labeur et de sacrifices continuera l'oeuvre des mères admirables qui ont fait ce qu'elle est la race française en Amérique...

Abbé Philippe PERRIER.

STATISTIQUES DOULOUREUSES.

Un curé de Montréal s'est donné la peine, à la rentrée de ses écoles, de recueillir des renseignements sur la formation religieuse reçue, dans leur famille, par les enfants. Voici les statistiques douloureuses qu'il nous communique: dans une école où la première année compte 141 élèves, 96, à leur entrée, n'y savaient aucune prière, dont 63 de cinq ans et 33 de six ans. Y savaient le signe de la croix et « Mon Dieu, je vous donne mon coeur »: 19, dont 16 de six ans et 3 de cinq ans. Y savaient « Je vous salue, Marie », et le « Notre Père », — sur 141 élèves toujours — 26 seulement, dont 18 de sept ans, 4 de huit ans, 3 de neuf ans, 1 de dix ans. Dans une autre école de la même paroisse, savaient un peu le signe de la croix et le « Notre Père »: 14 sur 44 élèves de cinq ans; 22 sur 72 de six ans; 4 sur 17 de sept ans; 4 de huit ans ne savaient rien.

Quelle triste preuve de l'effroyable abaissement de notre éducation familiale. D'où viennent donc les mères qui ont élevé (?) ces enfants? Et notons qu'il ne s'agit pas ici de l'une des paroisses les moins suivies par son curé. Bien au contraire. Que ne révéleraient de semblables enquêtes conduites avec soin, à travers toutes nos écoles de ville! Et qu'ils sont heureux ceux que de pareilles découvertes ne dérangent pas dans leur quiétude.

LE SENS D'UN FAIT

Il était émouvant le *Cantique du départ* qui a retenti, le 10 septembre dernier, sous les voûtes et le dôme romans de la basilique :

*Partez, hérauts de la bonne nouvelle,
Voici le jour appelé par vos vœux:
Rien désormais n'enchaîne votre zèle
Partez, amis, que vous êtes heureux!*

Ce jour-là, sept sujets du Séminaire des Missions Etrangères, firent leurs adieux à Montréal, en route pour un long voyage dont le terme fut Moukden. Ces missionnaires rejoignirent en Chine, leurs confrères les abbés Lomme, Lapière et Bérichon, partis de Pont-Viau, l'an passé. Des apôtres du récent départ, trois étaient du diocèse de Québec, deux de Montréal, un de Rimouski et un de Mont-Laurier : MM. les abbés E. Laroche, Em. Charest, Alexandre Paradis, Ernest Jasmin, A. Barbeau, Eugène Berger, V. Forcier. Embarqués à Vancouver, ils firent le trajet avec le R. P. Louis-Raymond Beaulieu, S. J. qui, après une étape à Zikawei, près Shanghai, rejoindra au Siu-tchéou-fou, les Pères Louis Lavoie, et Edouard Lafortune et le frère coadjuteur A. Souigny qui travaillent à la conversion de six millions de païens. C'est une vingtaine de Jésuites canadiens-français qui iront besogner, d'ici quelques années, dans cette immense région. Que le Maître de la moisson bénisse les ouvriers de la vigne apostolique !

Ce simple fait divers, auquel la presse a moins consacré d'espace qu'aux banales nouvelles politiques, est de ceux qui font réfléchir même les plus distraits. Uu

départ de missionnaires dénoue un drame moral. Ces jeunes hommes ont une patrie dont le visage leur est cher, une famille dont l'ambiance les a façonnés, des amis dont la société les a réjouis. Heureux peut-être, utiles sans doute, ils pourraient se vouer au ministère dans leur province natale. Ils quittent tout ce qui humainement fait le bonheur de vivre et, renonçant à des projets illusoires, soit, mais dont la magie les hante comme nous tous, ils s'en vont vivre à des milliers de lieues. Dix ou vingt ans durant, leur vie s'écoulera au service des âmes dont ils savent la valeur. Nulle victoire n'est comparable au renoncement d'une âme qui s'oublie elle-même. Rien, comme ce triomphe de l'amour — aimer une cause, c'est se donner à elle — n'illustre mieux la vertu divine du catholicisme.

Ce fait, et c'est son sens plénier, démontre que notre peuple n'a pas perdu son aptitude à se dévouer. Les missionnaires en proclament la mission apostolique. Aucun rôle ne saurait inspirer plus de fierté à des Canadiens français que celui de peuple apôtre dont le dévouement sans cesse écoute si l'on ne crie pas quelque part, au secours! et qui garde sur ce continent la primauté de l'héroïsme évangélique. Les apôtres qui contribuent à notre expansion civilisatrice et au rayonnement de notre influence se rattachent à la meilleure tradition canadienne. Imitateurs des « robes noires » qui ont évangélisé notre sol, ils subliment leur patriotisme en l'élevant à la hauteur de ce qu'il y a d'éternel dans l'âme de notre race.

Tant que se maintient dans une société le « quotient d'héroïsme » dont s'inquiétait William James en scrutant les tendances religieuses des milieux anglo-saxons,

il y a lieu d'être certain que la Providence lui réserve des lendemains splendides. Or, c'est la vie religieuse, dont l'état de missionnaire représente le plus haut degré de dévouement, qui indique l'estime qu'un peuple garde pour l'héroïsme. Il n'est donc pas, pour une famille catholique, de tâche sociale plus pressante et plus honorable ensemble que celle de vouer un ou plusieurs de ses fils à la pratique des Conseils. Plus se répand le progrès, plus s'exaspèrent l'individu et ses tares. C'est au catholicisme qu'il faut demander la vigueur de résister là-contre en lui laissant développer les plus précieux attributs de la personnalité humaine. Lui seul peut nous préserver des troublants malaises dont paraissent vouloir mourir des peuples où la Réforme a tari la vie religieuse. Les moins utiles stimulants d'énergie et de discipline morale ne seront jamais les exemples des vies consacrées aux oeuvres d'enseignement, aux oeuvres de miséricorde, et surtout, aux entreprises d'apostolat lointain.

Hermas BASTIEN.

LE FORT SAINTE-MARIE, par E.-J. Devine, S. J. (traduit de l'anglais par le P. Paul Prudhomme, S. J.).

Une élégante petite brochure de 60 pp. sur ce qui fut la résidence centrale des missionnaires Jésuites au pays des Hurons et qui est devenue une des glorieuses reliques de notre pays. Dès le XVII^e siècle le Fort Sainte-Marie était devenu « un sanctuaire populaire... ; ce fut le premier lieu de pèlerinage de l'Amérique, au nord de Mexico ». L'on voudra mieux connaître ce lieu historique et sanctifié où ont vécu de grands martyrs et où deux et peut-être trois d'entre eux ont laissé leurs cendres.

VOS DOCTRINES ?

Nos sympathies philosophiques

Le plus minutieux diagnostic porté sur l'orientation de la génération nouvelle ne saurait prédire, avec une précision mathématique, la façon de penser de ceux qui dans vingt-cinq ans en auront cinquante. C'est une loi qu'une époque ne dessine nettement sa courbe que dans la perspective du passé. Elle ne s'annonce que faiblement dans ceux qui la préparent, qui la portent souvent inconsciemment, qui n'en peuvent percevoir en tout cas toutes les directions. Le regard le plus exercé et le plus attentif ne saurait démêler avec assurance, dans ce flot mouvant et ce remous de toutes les tendances de la jeunesse contemporaine, le courant qui se forme dans les profondeurs, qui doit bientôt gagner la surface, centraliser les forces contraires, entraîner enfin toute la masse.

Mais s'il est difficile de discerner chez les jeunes cette orientation bien définie qui laisserait deviner une époque, il y a cependant des indices de leurs tendances. Ces signes, les moins trompeurs précisément parce qu'ils naissent plutôt d'une secrète propension que de l'expérience et de la réflexion, ce sont leurs sympathies. On a à cet âge une vanité d'être au courant qui fait craindre avant tout d'être arriéré. De là cette divination quasi instinctive de ce qui sera demain l'orientation générale des esprits. Ce sens des idées n'est pas toujours infaillible ; il n'est jamais mensonger. Et ainsi, s'il n'est pas un pronostic bien sûr, il demeure un indice singulièrement ré-

vélateur des tendances des nouveaux venus, celui qui permet le mieux d'étiqüeter leurs doctrines

Il nous dira aujourd'hui la mentalité de la jeune génération en ce qui concerne la philosophie. Nous pourrions ainsi mesurer et apprécier l'attention qu'elle donne à cette science, la plus élevée, qui étudie les principes de toute science humaine, les rapports généraux et les raisons dernières des choses.

* * *

Une sympathie intellectuelle, quand elle existe, peut se manifester chez les jeunes de plusieurs façons. Une première se prend de l'espèce d'engouement qui perce, à certaines périodes, pour tel mouvement des idées, telle culture de l'esprit. Sans que l'on en perçoive au juste les motifs, une direction nouvelle de la pensée se dessine, un mouvement se crée autour d'un maître, d'un ouvrage ; la vogue est de ce côté, on emboîte le pas. Et alors, dans ce sens s'orientent les lectures de loisir, le choix des cours supplémentaires, et jusqu'à certaines initiations auxquelles on donnera tout le sérieux d'un début de carrière. C'est l'élan spontané, bien significatif. Ce mouvement aura sa répercussion sur les directions données à l'enseignement, qui deviendront de la sorte un second indice des sympathies juvéniles. Ces directions viennent sans doute d'en haut ; il est rare cependant qu'elles en descendent arbitraires et toutes faites. Il y a ici une réciprocité d'influence que l'on aurait tort de méconnaître. Si le savoir et l'autorité des maîtres leur permet de juger et d'imposer les programmes, l'état d'esprit des élèves inspirent et règlent aussi en quelque manière les initia-

tives et les méthodes. L'orientation de l'enseignement trahit ainsi les tendances intellectuelles qu'il entreprend de diriger. Enfin, et surtout, comme la traduction de tous les autres indices, il y a la littérature. Quand à une époque, les journaux, les revues, les livres des jeunes expriment tous une même préoccupation, le souci d'une même pensée, il y a lieu de voir là une caractéristique essentielle, d'y reconnaître cette sympathie qui annonce une orientation générale

Qu'en est-il chez ceux des nôtres qui entrent dans la carrière? Avons-nous notre place dans ce mouvement qui entraîne aujourd'hui la jeunesse de tous les pays vers l'étude de ces grands problèmes, dont on sait maintenant ne pouvoir trouver que dans la philosophie la solution véritable, mais que l'on aborde encore avec des principes et sous des angles si différents? Il est incontestable que l'on s'intéresse de plus en plus chez nous au mouvement de la pensée, et de la pensée vraie, philosophique. On n'a pas eu encore, sans doute, à dénoncer d'enthousiasmes exagérés dans le sens de cette forte culture intellectuelle. Elle a cependant de plus en plus de sympathies; peut-être connaîtra-t-elle bientôt la vogue. Pour le moment, c'est déjà beaucoup de la prise de contact avec ceux qui en sont les maîtres, de l'initiation à leur pensée, de la fréquentation de leurs ouvrages. C'est tout dernièrement qu'on me disait avoir remarqué dans la bibliothèque d'un cercle d'universitaires, les ouvrages du Cardinal Mercier, des PP, Janvier, Gillet, Sertillanges, de M. Maritain et jusqu'aux deux premiers volumes de la nouvelle édition de la somme de saint Thomas. Le présence de si sérieux personnages, dans ces milieux, n'est pas sans doute un fait commun; pour la grande majorité de nos étu-

dians, les préoccupations philosophiques, longtemps comptées au nombre des ennuis de la vie de collègue, se sont évanouies avec elle. Je me rappelle l'étonnement que provoquait cet élève du Génie, arraché par la mort à de brillantes espérances, que ses confrères trouvaient, sous la tente, plongé dans ses manuels de philosophie. Mais ces studieux ne sont plus des curiosités. Les grands problèmes de sociologie, de morale, et tout ce que l'on pourrait appeler la philosophie appliquée, ont leurs disciples nombreux et fidèles. Nous pouvons croire que l'on est bien près de comprendre, que l'on soupçonne déjà l'importance de s'attacher à la spéculation pure, à l'étude des principes les plus élevés de la métaphysique.

La création d'une nouvelle faculté supérieure de philosophie est une preuve de la réalité de ces tendances ; on voit donc que les nôtres peuvent maintenant s'intéresser à autre chose qu'à la science, aux affaires et à la politique, qu'ils sont préparés pour la haute discipline de l'esprit. Le succès obtenu par la première initiative de ce genre justifie ce jugement. Sans doute, ici encore, ce ne sont que des débuts : un courant qui se forme. Beaucoup de nos professionnels de demain, préoccupés de toute autre chose que de la philosophie, abandonnent encore volontiers à leurs jeunes soeurs le soin de les représenter aux cours. Un défaut de perspective du sens pratique, que l'on a jusqu'ici peut-être trop peu travaillé à corriger, fait tenir à un grand nombre, pour quantité négligeable dans la profession, ce qui ne concourt pas directement à graver un texte de loi dans la mémoire, ou à donner plus de sûreté au maniement du scalpel. Le nombre des licenciés en philosophie, chez nos étudiants universitaires, a cependant considérablement augmenté depuis

quelques années. Souhaitons que l'on comprenne de mieux en mieux, non seulement l'avantage d'un titre, mais encore l'importance de la forte culture intellectuelle, qui assurera, en plus de la vigueur d'esprit du professionnel, la haute et claire compréhension des problèmes dont ne peut se désintéresser le citoyen et le chrétien chargé de conduire.

Quant à la littérature on comprend qu'elle soit peu éloquente comme indice des sympathies philosophiques des jeunes. Il y a d'abord cette grande raison que dans les domaines intellectuels nos publications sont plutôt rares. Et ceux qui accordent le plus à la réflexion semblent tout particulièrement atteints de cette phobie de l'écriture. On dit que le petit Français s'occupe d'abord de publier et ensuite seulement de penser. Est-ce que chez nous l'on se croirait obligé de penser toute la vie et de ne publier... qu'ensuite? De ce que nous pouvons cependant commettre de prose sérieuse, signée avant la trente-cinquième, dix pour cent à peine accuse une préoccupation philosophique. Une si faible proportion permet difficilement de conclure à une orientation générale.

De toutes ces données, il apparaît donc qu'une direction philosophique de la pensée, spontanément voulue comme formation intellectuelle, commence à peine chez nous. Au début encore de la dernière décade, la philosophie n'était pour nos jeunes laïques qu'un article au programme du baccalauréat. Ces études semblaient devoir se confiner dans les grands séminaires et les scolasticats, où elles étaient déjà en honneur depuis plusieurs années, que l'on y a cultivées toujours de plus en plus attentivement, jusqu'à ce magnifique mouvement qui se manifeste dans le jeune clergé à l'état d'engouement général

et puissant. Ce mouvement gagne aujourd'hui le monde universitaire. Nos étudiants commencent à comprendre, sinon tous les avantages de cette solide base intellectuelle, au moins l'importance des problèmes que la philosophie peut seule résoudre, ou encore, dans une moins large vue, l'intérêt de l'histoire de la pensée à travers les siècles. Ces premiers éveils sont pleins d'espérance. Il n'en reste pas moins que nous en sommes encore à l'initiation, tandis qu'en Europe, et particulièrement en France, ce mouvement a déjà orienté toute une génération, inspiré toute une littérature, formé ces esprits puissants qui sont aujourd'hui les chefs de file dans ce mouvement, le plus beau peut-être que la philosophie y ait connu depuis plusieurs siècles.

On explique cependant que les études philosophiques, cultivées en France depuis un demi-siècle, soient encore peu pratiquées chez nous. Les nécessités intellectuelles qui ont déclenché et pressé là-bas le mouvement nous ont été à peu près inconnues ici. Tandis que dans nos collèges, depuis l'ouvrage de l'abbé Jérôme Demers paru en 1835, jusqu'au manuel Zigliara imposé en 1880, nous vivions toujours de la même pensée philosophique traditionnelle, d'abord plus ou moins dégagée sans doute, mais de plus en plus nette et précise, en tout cas jamais altérée, en France, une philosophie depuis longtemps abâtardie, à qui l'on avait en vain demandé de remplacer le mystère de foi, se voyait elle-même supplantée par une méthode intellectuelle de bas rang, qui répudiait les lois supérieures du monde et de l'esprit pour se claquemurer dans l'analyse du fait.

C'est ainsi qu'un dogme « brutal » commandait là-bas, aux environs de mil huit cent soixante, tout le domaine intellectuel. La Science, avec une majuscule, était la religion des esprits. Il y avait déjà longtemps qu'Auguste Comte, dressant l'échelle des valeurs de la pensée, mettait au degré infime la théologie, au second la métaphysique, et au sommet, comme l'aboutissant des forces de l'intelligence, l'esprit scientifique. Les merveilles dont physiciens, chimistes, et biologistes avaient parsemé toute cette première moitié du siècle, semblaient devoir être les éternelles illustrations des grands principes positivistes. Aussi, pendant combien de temps ne commanderont-elles pas la morale et la politique, comme les lettres et les arts : « Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout ». Il n'y avait plus dès lors qu'un procédé de l'intelligence : l'observation expérimentale. Taine traduira, avec sa vigueur, le *credo* contemporain : « Les vertus et les vices sont des produits comme le vitriol et le sucre ». Employer sur tous les objets de l'activité intellectuelle, les méthodes qui avaient bouleversé, dans un incomparable progrès, les sciences d'expérience, trouver dans le monde physique l'explication du monde biologique, et, dans ce dernier, celle du monde psychologique et moral, enfin tout ramener à ce monisme intellectuel : la Science, tel a été le plan sur lequel s'est mue jusqu'à la fin du siècle dernier la pensée française.

On commença alors à reconnaître les insuffisances de cette méthode. Revenu de l'éblouissement provoqué par les résultats qu'elle avait réalisés dans son domaine, on se souvint que c'était là l'accomplissement d'une partie seulement de ses promesses. « Dans l'emploi de la science, avait-on dit, il y a un art, une morale, une politique

et une religion nouvelle » Cependant, une fois accumulées toutes les influences de la race, du milieu et du moment, un élément demeurait irréductible, dans toute oeuvre d'art et de littérature, à la méthode du laboratoire ; l'enchaînement le plus rigoureux des conditions et des causes ne pouvaient donner le sens de ces mots de liberté, de responsabilité, de bien et de mal ; toutes les inductions ne concordaient pas avec les lois de l'évolution des peuples ; un mystère de vie empêchait toujours de classer le fait religieux dans l'ordre du fait historique ; bref, l'emploi de la science ne pouvait donner la raison de toute chose, elle n'atteignait qu'un ordre de vérités, les moins lumineuses, les moins intellectuelles, celles de l'expérience et du phénomène.

Une réaction était dès lors commencée qui devait donner naissance au mouvement philosophique dont nous sommes les heureux témoins. On ne parvint cependant aux positions actuelles qu'après bien des étapes et des détours ; les extravagances sont un peu le lot de toutes les réactions. A l'orgueilleux scientisme on finit par opposer le plus déprimant relativisme de la pensée. Après avoir relégué dans l'esprit la rigidité des mathématiques dont on avait doté les choses, après avoir substitué l'hypothèse à la loi, on proclama l'incapacité de l'intelligence à saisir la réalité mouvante. La conclusion n'était plus seulement anti-scientiste, mais encore anti-scientifique, anti-philosophique, anti-intellectualiste. C'était le fruit naturel de toutes ces philosophies dégénérées qui possédaient depuis trois siècles les intelligences, et où fermentaient les germes de scepticisme et d'idéalisme qu'y avaient déposés Descartes et Kant. On comprit enfin qu'une seule philosophie avait encore donné une juste

solution à ce problème de la connaissance auquel on se heurtait. Aucune autre n'avait davantage favorisé les audaces de l'intelligence, ni assuré plus scrupuleusement l'autonomie de son objet. La philosophie de l'Être, d'Aristote et de saint Thomas, donnait leur valeur aux sciences d'expérience en plaçant sous les problèmes, la permanence des essences et des substances qu'y découvrait la métaphysique. Ces grands principes avaient pour effet de sauver la vraie science en réapprenant la vraie philosophie.

* * *

Mais si nous n'avons pas eu, nous, à redevenir philosophes, il est cependant important, presque urgent, que nous le devenions de plus en plus. Et cela d'abord, pour être seulement, mais sans préjudice, ce que nous sommes, pour qu'au moins la petite part de savoir que nous avons ambitionnée ne diminue ni ne fausse les intelligences. Jusqu'ici notre classe instruite laïque a limité aux sciences d'expérience tout son effort intellectuel. C'est la matière, c'est la nature concrète et sensible que les esprits se sont appliqués à comprendre et à maîtriser. C'est encore à peu près uniquement les laboratoires que vont fréquenter là-bas nos jeunes, avides d'études supérieures. Nous n'en voulons pas à ces positifs. Personne qui ne comprenne tout ce que nous avons à attendre, chez nous, des sciences d'observation. Et qui n'appelle instamment les compétences professionnelles? Mais comment ne pas voir aussi à quel danger peut exposer cette culture d'esprit, si elle est trop exclusive, si elle ne trouve déjà dans l'intelligence les grands principes qui lui indiquent l'ordre des sciences humaines, le domaine de

celle qu'elle pratique, sa valeur et ses limites. Sans ces notions supérieures, l'habitué de l'observation sensible en arrive bien vite à demander toute lumière à ses expériences, et à nier ce que ne lui livrent pas ses éprouvettes, son scalpel ou son télescope. Une saine philosophie peut seule assurer à nos hommes de science l'équilibre intellectuel, leur montrer à côté des réalités qu'ils manipulent, d'autres réalités plus foncières pour n'être pas sensibles. Ici comme ailleurs, que nos savants soient encore des philosophes s'ils ne veulent que leur science s'ériger en fausse philosophie.

Une forte culture philosophique nous est commandée, non seulement parce que nous sommes, mais encore parce que nous devenons. Le développement de notre vie intellectuelle nous expose à un danger auquel nous ne saurions autrement remédier. Les peuples comme les individus sont menacés, aux époques de formation, de ces trompeuses croissances trop rapides dues à une mauvaise assimilation. Nous en sommes, dans le domaine de l'esprit, à un de ces moments. Notre vie, jusqu'ici absorbée par les fonctions organiques : industrie, économie et politique, atteint maintenant l'âme et les centres intellectuels. Nous vivons de plus en plus des idées. Mais d'où nous vient ce sang nouveau ? Est-il le produit d'un organisme sain, s'assimilant normalement une nourriture appropriée ? Ne nous vient-il pas plutôt du dehors, par une transfusion violente, par l'absorption inconsiderée d'une littérature qui n'est pas à la température des idées reçues chez nous ? Ces théories erronées qui ont déjà reçu depuis longtemps une réfutation que l'on ignore, ces solutions imprécises que trop peu de pratique des mêmes questions empêche de rectifier, ces as-

pects nouveaux d'un problème toujours résolu dans son sens le plus simple, tout cela ne peut manquer de troubler d'abord les intelligences, puis de les fasciner et enfin de les tromper. Faudra-t-il alors recourir à l'embargo sur les livres? La mesure serait peu efficace et peut-être peu raisonnable. Entreprendra-t-on d'initier les esprits à tous ces problèmes et de leur en donner la juste solution? C'est le travail des années et pour une élite. Ce qui s'impose pour le moment c'est l'habitude des grands principes de saine raison et de saine philosophie, sur ces questions, toujours les mêmes, des origines de l'homme et des choses, de l'ordre du monde et de sa fin, de la nature de l'âme humaine et de la valeur de sa connaissance. L'absence de ces notions élémentaires et essentielles compromettrait irrémédiablement notre développement intellectuel, en nous exposant à une intoxication d'autant plus mortelle qu'elle s'attaquerait à des tissus encore à peine formés.

Enfin n'y a-t-il que ce que nous voulons, ce que nous disons vouloir être qui ne nous incite à la logique de donner aux intelligences, qui s'ouvrent à la compréhension de nos destinées comme peuple et qui en seront demain les ouvriers, cette base solide d'une vigoureuse formation philosophique. Le capital pensée, voilà celui qu'il importe d'ores et déjà de nous assurer. Des « organes essentiels d'une nouvelle vie » que nous travaillons à préparer, celui-là n'est-il pas absolument vital, et comme la cellule seule capable d'organiser et de grouper toutes les autres en un corps puissant et homogène? Tous les facteurs sociaux réunis, c'est une intelligence, une idée, une pensée qui en ordonnera les forces, leur marquera une fin, les animera d'une même vie, formera enfin un peu-

ple. Et cette pensée, si elle ne veut pas compromettre des intérêts sacrés, apporter une révolution au lieu d'une évolution, il faut qu'elle soit saine et large, éclairée des sûrs principes de la raison et capable d'embrasser des rapports généraux et multiples. C'est-à-dire qu'il faudra à ceux qui seront demain des chefs et des maîtres, cette vigueur d'esprit qui permet de s'élever au-dessus d'une pratique pour atteindre les idées générales, la claire et sûre possession des principes de philosophie sociale et morale, et pour cela, l'esprit, la science philosophique tout court. C'est un de nos maîtres de l'heure, l'homme d'une science, et de la science la plus positive, mais qui a su être aussi le philosophe si franchement spiritualiste, qui nous a dit et répété : « L'expérience a formé chez nous d'habiles praticiens, mais nous avons trop peu de cultivés... qui aiment le jeu des idées et qui aient l'intelligence ouverte sur le monde ». Et, que nous manque-t-il pour être cela ? Oh, j'allais dire peu de chose. D'abord que l'on secoue notre apathie impénitente ; et ensuite, que l'on nous montre les puissances de vie et d'action enfermées dans les sèches formules d'une philosophie scholastique, la claire lumière que peut projeter sur toute vie, individuelle et collective, les principes du bon sens naturel pratiqués à l'école de saint Thomas d'Aquin.

Raymond-Marie VOYER, O. P.

LIVRES ET REVUES

UN BEAU LIVRE.¹

Un livre que nous ne saurions trop recommander vient de paraître à Montréal: « Le Passé radieux », de M. Jean Flahault: un livre que l'on lit avec intérêt, puis que l'on relit avec joie pour ressentir une fois de plus les vibrations, généreuses et pures, qui ont fait battre notre coeur à la première lecture.

« Avec la jeunesse de l'auteur, c'est la nôtre qui ressuscite, dit M. Dombrowski. Il éclaire les coins de notre être depuis longtemps voilés d'oubli; à ses impressions d'enfance se mêlent les nôtres; quand nous comparons aux siens nos souvenirs de ces années d'exil, nous sourions parfois à quelques ressemblances et lorsque nous fermons le livre nous lui sommes reconnaissants de nous avoir invité à nous pencher sur nous-mêmes ».

Signalons enfin que ce volume contient un portrait de l'auteur (gravure sur bois de Ivan Jobin) et une quinzaine d'illustrations artistiques.

L'exécution matérielle elle-même de ce volume est parfaite. Elle fait grand honneur à la maison Arbour & Dupont, qui s'en était chargée.

LES POINTS FONDAMENTAUX DE LA PHILOSO-

PHIE THOMISTE, par le R. P. Guido Mattiussi, s.j.

Commentaires des vingt-quatre thèses approuvées par la S. Congrégation des Etudes... (Décret du 27 juillet 1914).

Traduit et adapté de l'italien avec l'autorisation de l'auteur, par l'abbé Jean Levillain. Turin 1916, Rome. Propriétaire M. E. Marietti, éditeur-libraire. Imprimeur du Saint-Siège, de la Sacrée Congrégation des Rites et de l'Archevêché de Turin.

Le Pape Pie X sera considéré comme un des plus grands Papes qui se sont succédé sur le siège de Pierre. L'humble curé de cam-

¹ « Le passé radieux », par M. Jean Flahault, professeur à l'Ecole Polytechnique et à l'Université de Montréal; préface par M. Henri Dombrowski, professeur de littérature française à la même Université.

pagne, qui voulait tout restaurer dans le Christ, a déjoué les ruses de Satan qui répandait les idées les plus perverses dans le monde sous les allures du « Modernisme ». Il a publié son encyclique *Pascendi* et imposé au clergé le serment qui repousse en détail toutes les idées dangereuses courantes. Il a voulu — non pas mettre en honneur l'étude de la doctrine de saint Thomas, c'était fait, — mais, en homme pratique, il a voulu couper court aux discussions des écrivains et professeurs qui revendiquaient chacun pour soi la pensée de saint Thomas d'Aquin. Aussi bien, de par sa volonté, la Congrégation des Etudes fit recueillir un certain nombre de thèses où la doctrine thomiste est bien déterminée; elle les publia au mois de juillet 1914; ce sont ces thèses que le père Mattiussi publie dans le volume que nous présentons au public. Successeur du cardinal Billot dans la chaire de théologie de l'Université Grégorienne, le père Mattiussi entra pleinement dans les vues du Saint-Siège; il était bien armé pour exposer et défendre les principes fondamentaux de la doctrine d'Aristote et de saint Thomas. Il nous semble, en lisant ce livre, que l'on pourra connaître partout la vraie pensée du maître. Pourquoi résister à la direction formelle de l'Eglise telle qu'imposée par l'article 1366 du code, et ne pas faire bloc sur les thèses fondamentales exposées par la véritable scolastique? P. P.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

NOS PUBLICATIONS.

« La Maison Vide » par Harry Bernard paraîtra sous peu. L'on attend avec hâte cette nouvelle oeuvre du jeune romancier. Harry Bernard s'applique à l'étude des cas canadiens avec une acuité d'observation que bien peu ont égalée. Et il a pris la bonne habitude de ne rien faire de médiocre.

L'Almanach de la langue française pour 1927 est aussi en préparation et promet d'égaliser à tout le moins ses devanciers. Beaucoup d'almanachs et de toute venue se disputent aujourd'hui la clientèle. On est prié de ne pas oublier l'originalité très particulière de *l'Almanach de la langue française*. C'est le manuel de

patriotisme populaire, le bottin des renseignements de toute nature sur la vie nationale: l'Almanach qu'aucun autre ne remplace.

Estampes par Henri d'Arles connaît un beau succès de librairie. L'édition fait honneur à la maison Arbour et Dupont. Et l'on sait que toutes les oeuvres d'Henri d'Arles sont des oeuvres d'art. Nous espérons publier prochainement une étude critique sur *Estampes*, de même que sur le *Filleul du roi Grolo* de Mlle Claire Daveluy, dont les enfants et les grandes personnes font leurs délices.

La *Moisson nouvelle* par Blanche Lamontagne-Beauregard continue d'occuper la critique. Dans l'*Action Catholique* de ces derniers jours, M. Ferdinand Bélanger, définissait ainsi le genre et le talent de la poétesse: « Elle se moque du vulgaire qui ne comprend pas et trace les mots lumineux et sonores, évocateurs de viriles pensées et de beaux sentiments. » Dans le *Canada français* (livraison de septembre). M. Maurice Hébert, un jeune critique qui annonce beaucoup de talent, définit ainsi, pour sa part, la même oeuvre: « Tantôt muse sylvestre ou bocagère, tantôt muse océane ou fluviale, tantôt muse champêtre ou agricole et tantôt enfin muse domestique on familière... son regard rayonne vers la forêt, les eaux, les monts et les plaines, d'un point unique qui est le seuil familial. »

Voilà bien un certain nombre d'ouvrages que nous offrons à notre clientèle depuis quelques mois seulement. Et voilà qui prouve que l'*Action française* est une maison d'édition de quelque activité.

EXTRAIT DE NOTRE CORRESPONDANCE.

Montréal, le 3 septembre 1926

M. F.-G. Webber, gérant

La Cie de Téléphone Bell,

118 ouest, rue Notre-Dame,

Montréal.

Monsieur,

Notre compagnie est en train d'établir un nouvel échange, destiné à décongestionner surtout l'échange « Calumet ». Vous vous rappelez sans doute combien ce nom de « Calumet » fut mal ac-

cueilli. Le nom de « Crescent » que vous vous proposez de donner à cet échange ne plaira pas davantage à notre population, que vous devez certes tenir à satisfaire, puisque vous multipliez vos protestations de bon vouloir.

Nous vous suggérons un nom qui a déjà sa place dans notre histoire: « Crémazie », premier poète de réputation que compte le Canada français. Ce nom commence par « CR » comme le nom insignifiant qui fut d'abord proposé.

Une population intelligente doit avoir soin de son bon renom. C'est cette noble pensée qui nous a inspiré notre présente intervention. Aussi comptons-nous que vous l'accueillerez favorablement.

Votre tout dévoué,

Le secrétaire général:

(signé) Anatole Vanier.

Affaire de détails, bagatelle! diront les insoucians. Oui, mais détails et bagatelles qui feront à Montréal une physionomie anglaise ou française, selon que l'aura décidé notre paresse ou notre vigilance.

Jacques Brassier

VIE DE LA LIBRAIRIE

L'ALMANACH DE 1927.

Le 12ème Almanach de la langue française paraîtra vers le 15 novembre, même format, 160 pages. Sa physionomie sera cependant un peu nouvelle. Moins de prose doctrinale, plus de pages documentaires. Illustration mieux soignée et plus variée. Au-delà de soixante vignettes inédites sont utilisées: photos des nouveaux députés de langue française au parlement fédéral et statistiques précieuses concernant l'élection des nôtres; série de caricatures intitulée: « Nos adversaires historiques », etc., etc.

Série de quelques brefs articles de choix dus à la collaboration d'auteurs distingués. Notes intéressantes sur la vie religieuse,

nationale, économique, scientifique artistique et littéraire au Canada-Français. Concours de citations d'un intérêt piquant couronné de récompenses alléchantes. Vie de « l'Action française » célébrant son dixième anniversaire de fondation. Vie de la Librairie d'Action française avec la réorganisation de ses méthodes d'activité et d'expansion. En un mot, petite encyclopédie nationale inspirée par une seule ambition et orientée vers une même fin : servir « jusqu'au bout » les intérêts de notre patrie, le Canada français, et ceux du peuple qui l'habite.

L'Almanach de la langue française 1927 se vend :

l'exemplaire	\$ 0.25
la douzaine	2.40
le cent	18.00
le mille	160.00

Commandez dès maintenant.

ESTAMPES EST PARU.

Henri d'Arles vient de publier un nouveau recueil de critiques littéraires. On sait que sa méthode est bien personnelle. Ses jugements peuvent paraître sévères, amers parfois, opiniâtres même et pas toujours indiscutables. Ainsi d'aucuns continueront à croire, malgré son avis, que le mot « mentalité » n'est pas un « barbarisme aussi baroque » qu'il le dit. On doutera encore que « le latin ne l'a pas, ni rien d'approchant et qu'il est un bâtard pur et simple ». Il y a, en effet, le mot latin, *mens, mentis* (esprit) d'où dérive déjà, *mental, mentalement*. N'est-ce pas une affinité à considérer ?

On peut aussi douter qu'en parcourant « tous les dictionnaires français, les plus anciens comme les plus récents, l'on y cherchera en vain », le terme mentalité. En effet, le petit Larousse illustré, (édition 1917, 1919, 1924) le contient ainsi que le « Larousse Universel » et le dictionnaire de Mgr Elie Blanc. Nous avons borné là nos recherches, déjà étonné de découvrir aussi facilement « l'introuvable ».

Cependant, malgré ses opinions personnelles, bien légitimes d'ailleurs, aucun esprit sérieux et cultivé ne peut nier qu'Henri

d'Arles est un véritable écrivain; que son style révèle le souci d'un artiste; que sa langue est pure comme une source d'eau vive; que sa pensée savoureuse porte un manteau de perles et que sa phrase harmonieuse enivre comme un aurore de printemps. « Estampes », ce nouveau recueil des meilleures pièces littéraires d'Henri d'Arles méritait la publication. C'est ce que nous venons d'accomplir dans notre édition d'une tenue typographique peu commune. Ce livre de 224 pages (5 x 7½), grâce à la bonne volonté de l'auteur et de l'éditeur, ne se vend que 60 sous l'exemplaire. On ne trouve pas mieux et à meilleur compte à l'étranger.

LA MAISON VIDE SE CONSTRUIT...

De jour en jour, les pages du nouveau roman d'Harry Bernard s'accablent pour édifier un fort beau volume. Nous espérons pouvoir le livrer au public vers la mi-octobre. On se rappelle que M. Bernard a déjà publié « L'homme tombé » et « La Terre vivante » et qu'il a été une fois lauréat des Prix d'action intellectuelle et deux fois lauréat du Prix David. On parle déjà de M. Bernard comme « notre maître romancier ». Nous avons confiance que son nouveau volume marquera un pas de plus vers la perfection. Déjà une bonne partie de l'édition est vendue. Qu'on retienne vite son exemplaire. (\$0.75 franco).

NOTRE SERVICE D'ENVOIS D'OFFICE.

Nous remercions bien cordialement les nouveaux abonnés (au-delà d'une centaine) qui se sont déjà inscrits au service de nos envois d'office. On sait que ce service précieux consiste à expédier, franco, aux abonnés, chaque nouveau volume que nous édions mensuellement. *Aucun versement d'avance* n'est exigé. Il suffit d'acquitter notre facture à la réception du volume.. Nous tenons à la disposition de tous des formules d'abonnement. Avez-vous rempli la vôtre? En le faisant, vous travaillez efficacement à la réduction du prix de vente du livre canadien. Jugez du choix de nos ouvrages et de nos auteurs en achetant nos éditions de l'année.

NOS ÉDITIONS RÉCENTES (1926).

La Moisson Nouvelle (Poésie) (Blanche Lamontagne-Beauregard)	\$ 0.75
La fin d'un traître (Nouvelle) (Eugène Achard).....	.25
Le Filleul du Roi Grolo (Contes) (Marie-Claire Daveluy)75
Estampes (Critiques littéraires) (Henri d'Arles).....	.60
La Maison Vide (Roman) (Harry Bernard).....	.75

LES LIVRES DU JOUR.

Le Signe sur les mains (Emile Baumann).....	.80
L'Homme blessé (Lucien Romier).....	.80
Jugements (Henri Massis) 2 vol.....	1.50
Au service de la France (Raymond Poincaré) 3 vol.....	5.00
Le Comédien et la Grâce (Henri Ghéon).....	.75
Les Femmes de France (Série de 20 brochures) la série..	2.00
Oeuvres complètes de J.-H. Fabre, (naturaliste) 11 vol....	25.00
Le catholicisme de St-Augustin (Pierre Batifol) 2 vol.	1.10
Dictionnaire anglais-français et français-anglais Bel- low's (Edition ordinaire).....	3.50
Dictionnaire anglais-français et français-anglais Bel- low's (Edition de poche).....	4.00
L'Office Liturgique de chaque jour (Missel), par Dom F. Cabrol (Reiure chagrin noir, tr. dorée).....	2.75

CONSULTEZ BIEN.

nos annonces de la fin, pages 9, 10, 11 et 12.

Albert LEVESQUE, *gérant.*